L'essor du skateboard féminin en France : au travers des initiatives pour son développement

Marine Montesinos

▶ **To cite this version:**

Marine Montesinos. L'essor du skateboard féminin en France : au travers des initiatives pour son développement. Géographie. 2022. dumas-03884418

HAL Id: dumas-03884418
https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03884418

Submitted on 5 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mémoire Master 2 GEAD

L'essor du skateboard féminin en France

Au travers des initiatives pour son développement

Marine Montesinos
2021/2022
Maître de stage : Charly Machemehl
Encadrant mémoire : Pascal Mao

Table des matières

LISTE DES SIGLES ET ABREVIATIONS PRINCIPALES 4

I. CONTEXTE ET ENJEUX 5

A. CONTEXTES SOCIAUX ET CULTURELS 5

1. LE SKATEBOARD, PRATIQUE MONTANTE ET ENJEU DE LEGITIMITE SPORTIVE 5

2. PLACE ACTUELLE DES FEMMES DANS LA SOCIETE, DANS LE SPORT 6

B. ENJEUX DE CONNAISSANCES 6

C. ENJEUX D'ACTIONS 6

II. ÉTAT DE L'ART 8

A. LES FEMMES DANS LES SPORTS D'ACTION 8

1. FEMMES ET SPORT EN GENERAL (LOUVEAU 2006) 8

2. FEMMES ET *ACTION SPORTS* 9

B. CAS SPECIFIQUE DU SKATEBOARD 13

1. HISTOIRE BREVE D'UNE PRATIQUE ALTERNATIVE 13

2. EXPRESSION DE LA MASCULINITE ET FREINS A LA PRATIQUE FEMININE 15

a) Potentiel gâché d'une féminisation de la pratique (Abulhawa 2020) 16

b) Masculinité alternative du skateboardeur 17

c) Freins à la pratique 19

3. POSITIONNEMENT DES FEMMES DANS CETTE PRATIQUE 24

a) Les femmes dans le skateboard au travers du temps 24

b) Réponse aux freins à la pratique du skateboard par les femmes 25

c) Limites de ces initiatives 32

III. PROBLEMATIQUE 33

IV. HYPOTHESES 35

V. CADRE THEORIQUE 36

VI. METHODOLOGIE 38

VII. ÉTUDE DE CAS 40

A. RESULTATS 40

1. ACCESSIBILITE DE LA PRATIQUE AUX FEMMES ET FILLES 40
2. REGROUPEMENTS 45
3. RECONNAISSANCE ET REPRESENTATION DES SKATEBOARDEUSES 48

B. DISCUSSION 59

1. ACCESSIBILITE A LA PRATIQUE 61
2. REGROUPEMENTS 63
3. REPRESENTATION 66

VIII. CONCLUSION 69

IX. BIBLIOGRAPHIE ET WEBOGRAPHIE 71

Liste des sigles et abréviations principales

CIO : Comité International Olympique

CSF : Commission Skateboard France

DIY : Do It Yourset

FFRS : Fédération Française de Roller et Skateboard

JO : Jeux Olympiques

ONG : Organisation Non Gouvernementale

SLS : Street League Skateboard

WSA : Women's Skateboarding Alliance

WSL : **World Surf League** : Entreprise organisatrice des compétitions professionnelles internationales en surf, qui fait maintenant partie du circuit de qualification olympique.

I. Contexte et enjeux

A. Contextes sociaux et culturels

1. Le skateboard, pratique montante et enjeu de légitimité sportive

L'inclusion olympique amène des bénéfices, mais aussi des enjeux et des débats tant chez les pratiquants que chez les acteurs et organisateurs de la pratique en France. La décision d'intégrer le skateboard au programme olympique a été prise en 2016, à Rio. En 2021, le skateboard a eu sa première participation aux JO et est au programme des JO de Paris 2024. Pour la fédération, les enjeux sont principalement en termes d'organisation du skateboard national et de gestion de l'élite, d'autant plus que la France sera pays d'accueil et organisateur des JO 2024. La FFRS œuvre sur des enjeux d'organisation du skateboard d'élite, au travers d'une structuration dans la détection et l'encadrement de l'élite et des espoirs tout en répondant aux exigences du CIO. Ces dernières années le CIO a publié de nombreuses recommandations pour guider l'avenir du Mouvement Olympique comme l'Agenda 2020[1] ou les « *25 recommandations du CIO sur la question d'égalité des sexes* » en 2018. Dans le skateboard comme beaucoup d'autres sports et notamment d'*action sports*[2] (Bennett et Lachowetz 2004; Thorpe et Olive 2016), les pratiquants étant majoritairement des jeunes hommes (blancs), le skateboard est perçu comme une pratique physique masculine (Abulhawa 2020; Beal et Ebeling 2019; Carr 2017; Yochim 2010; Young 2004). Pour prendre leur place dans cet environnement masculin, les femmes ont mis en place différentes stratégies qui ont été étudiées par la littérature internationale (Atencio et al. 2016; Bäckström 2013; Bäckström et Nairn 2018; MacKay 2016; MacKay et Dallaire 2013; Thorpe et Chawansky 2016, 2017).

[1] Feuille de route stratégique pour l'avenir du Mouvement olympique. Elle porte sur trois grands sujets de réflexion : la durabilité, la crédibilité et la jeunesse.

[2] « *The term "action sports" broadly refers to a wide range of mostly individualized activities such as BMX, kite-surfing, skateboarding, surfing, and snowboarding that differed – at least in their early phases of development – from traditional rule- bound, competitive, regulated Western "achievement" sport cultures. Various categorizations have been used to describe these activities, including extreme, lifestyle, and alter- native sports.* » (Thorpe et Wheaton 2013)

2. Place actuelle des femmes dans la société, dans le sport

Ces dernières années en France, il est possible de parler d'une quatrième vague de féminisme qui est apparue dans les années 2010 (Bertrand 2018). Elle émerge notamment sur les nouveaux médias de masse ; les réseaux sociaux. Cette nouvelle forme de manifestation féministe est liée à l'apparition des hashtags #metoo et #balancetonporc dénonçant les violences à l'encontre des femmes. Les réseaux sociaux permettent de dénoncer, de manifester, mais aussi de communiquer pour des manifestations à grande échelle. D'un point de vue culturel, le féminisme s'est grandement répandu. En l'occurrence chez les jeunes, au début des années 2000, les adolescentes semblaient peu sensibilisées aux formes de féminisme. Il est possible de penser qu'il y a une mode et commercialisation du féminisme, qui pourrait être similaire à du *greenwashing*.

Quand on parle d'initiatives pour la féminisation d'une pratique physique ou sportive, il paraît alors difficile de ne pas intégrer une réflexion sur le féminisme et l'inscription de ces actions dans des sensibilités féministes.

B. Enjeux de connaissances

Connaissance sur le skateboard féminin en France

Quand on s'intéresse au skateboard féminin, on se rend compte que la littérature internationale, notamment anglo-saxonne, mais aussi suédoise ou néo-zélandaise, est très abondante. Le cas français, lui, semble cependant peu étudié. De plus en termes d'études sur les initiatives pour le développement du skateboard féminin, ces études portent principalement sur des cas spécifiques et étudiés de façon approfondie, mais pas d'étude de l'ensemble de ce qu'on peut retrouver comme une variété d'initiative et dynamique sur un territoire.

C. Enjeux d'actions

Pour répondre à la demande de la fédération de les accompagner dans une féminisation de la pratique, il nous a alors paru cohérent de s'intéresser à l'ensemble des initiatives du territoire français pour finalement produire un document permettant d'accompagner l'ensemble des acteurs, organisateurs du skateboard français dans le développement de la pratique féminine. Au travers de l'étude de ces dynamiques, une feuille de route pourra être mise en place pour accompagner les ligues régionales et les clubs dans le but d'avoir des actions plus efficaces.

Finalement, comme nous pouvons le voir, le skateboard féminin est un sujet important à aborder. Avec un désir d'avoir une vision optimiste, nous allons nous intéresser aux initiatives permettant la démocratisation de cette pratique pour les femmes. Du fait qu'un certain nombre

d’études s’y sont déjà intéressées, nous ne referons pas un état des lieux des freins à la pratique féminine (Abulhawa 2020; Atencio, Beal, et Wilson 2009; Beal 1996; Beal et Ebeling 2019; Young 2004). Le but est alors de comprendre ce qui est actuellement fait en France, quels sont les impacts et les limites et comment développer la pratique féminine du skateboard sur l’ensemble du territoire.

II. État de l'art

A. Les femmes dans les sports d'action

1. Femmes et sport en général (Louveau 2006)

Au regard de l'histoire du sport féminin, on se rend compte que l'accès à la pratique sportive pour les femmes n'a pas toujours et n'est toujours pas évident.

Au début du sport moderne à la fin du 19e siècle, comme pour les hommes, les aristocrates sont considérées comme les premières « *femmes de sport* ». Elles se livraient à des pratiques répandues à l'époque (tennis, golf, équitation, escrime…) dans le milieu aristocrate. S'adonner à ces loisirs était même valorisé socialement. Ces distractions mondaines étaient accessibles grâce à leur statut qui leur permettait de ne pas travailler et d'avoir le temps de s'y consacrer.

Principalement, à partir de l'entre-deux guerre ou s'est développée une perception hygiéniste de l'activité physique, les femmes se voient autorisées à une pratique physique ; pratique modérée et de non « *nuisance à la grâce féminine* ». Ce consensus s'appuie notamment sur les croyances provenant du domaine médical qui préconise certaines pratiques pour l'entretien esthétique du corps de la femme et la favorisation de la maternité. Ce consensus interdit d'autres pratiques qui pourraient être dangereuses pour la matrice ou même immorales. On retrouvera ces notions associées à certaines pratiques sportives jusqu'au milieu du XXe siècle.

On peut prendre l'exemple de la bicyclette. La femme à vélo est perçue comme perverse pour un certain nombre de raisons. D'abord, la culotte cycliste est considérée comme scandaleuse puisqu'elle est de base réservée aux hommes. Ensuite, une dimension érotique y est associée en particulier au travers du frottement de l'organe utérin sur la selle qui pourrait entrainer chez les femmes un plaisir sans l'homme. Ou encore, le risque sanitaire est mis en avant par les médecins qui considéraient que cette pratique abime l'organe reproducteur.

Les « *femmes sportives* » (dans son étude Louveau dissocie les femmes de sport des femmes sportives) apparaissent à partir des années 1900, au travers des premières sociétés sportives de jeunes filles et femmes, dans lesquelles on commence à retrouver des femmes de milieux

modestes. Malgré cette plus grande ouverture, la pratique sportive féminine se limite quand même encore à l'aristocratie et la bourgeoisie.

À partir des années 1960, la diminution du temps de travail permet un développement des temps de loisir et donc un plus grand accès aux activités physiques et sportives. Les politiques de « *sport pour tous* » s'intéressent aussi à étendre la pratique physique, notamment pour des raisons de santé à l'ensemble de la population et en l'occurrence aux populations les plus éloignées de pratique comme les femmes.

Seulement, cet accès plus ouvert est à nuancer. Dans un premier temps, au travers de différentes études, on se rend compte que les filles et les femmes n'ont pas les mêmes accès et persévérances dans la pratique sportive (Buscatto 2019; Vallet 2018). Dans les milieux ouvriers ou sociaux professionnels inférieurs, les filles ont d'autant plus de difficultés d'accès au sport (Vallet 2018). Également, même si le sport s'est ouvert aux femmes, un sexisme est toujours présent dans les milieux sportifs (Barbusse 2016). Depuis, la « sexuation » des activités joue encore beaucoup sur le choix des pratiques sportives tant pour les femmes que pour les hommes. Même si toutes les pratiques sont maintenant « autorisées » socialement et institutionnellement pour les filles et les femmes, le poids de l'association au masculin reste présent pour certaines pratiques et inversement, le poids de l'association au féminin reste présent pour d'autres. Ces perceptions s'appuient en partie sur des attributs concrets ou symboliques associés à la masculinité ou à la féminité (nous verrons plus tard que le skateboard a dû faire face et « éliminer » ses attributs féminins) (Mennesson 2004a; Vallet 2018). Les sports de glisse font notamment partie des sports touchés par cette association à la masculinité. Nous allons donc maintenant nous intéresser à la place des femmes dans les sports qu'on appelle *actions sports* dans la littérature internationale.

2. Femmes et *action sports*

Plus spécifiquement, la place des femmes dans les *action sports* a été largement étudiée à partir de la fin du XIXe siècle. À l'opposé des sports traditionnels, les *action sports*, sans poids de sexisme historique et apportant une grande variété de formes de pratiques, paraissaient alors instaurer un espace plus accueillant pour les femmes (Abulhawa 2020; Thorpe et Olive 2016; Wheaton et Thorpe 2018). Seulement, comme nous venons de l'aborder les milieux des *action sports* sont très masculins (Beal 1996; Beal et Ebeling 2019; Booth 2001; Lisahunter 2018; Rinehart 2005; Thorpe 2005, 2006; Thorpe et Olive 2016; Wheaton 2016).

Mais commençons par définir ce terme. Dans la littérature française, la première appellation pour ces nouveaux sports, qui ont gagné en popularité dans les années 1960-1970 (Thorpe et Wheaton 2011), est « sport californien » afin de souligner son origine géographique et culturelle (Pociello et De Rosnay 1982). Ces sports, au travers d'une philosophie « *contre-culturelle* », permettent de « *restaurer une symbolique perdue* » avec le développement du modèle compétitif anglo-saxon (Humphreys 1997; Pociello et De Rosnay 1982; Thorpe et Wheaton 2011). Ils s'imposent au travers de la recherche de sensations, de plaisir, de liberté, de la « reconquête de soi » et comme pratique artistique valorisée au travers de la prise de risques (Atencio et al. 2009; Breton 2000; Humphreys 1997; Maurice 1986; Thorpe et Wheaton 2011). On parle ensuite de « *sports de glisse* » pour souligner la rupture axiologique (Loret 1995; Machemehl et al. 2019). Dans la littérature anglo-saxonne, la qualification de ces sports cherche à être plus ouverte qu'aux seuls sports de glisse (escalade, parapente, parkour, la course libre…) au travers d'abord des appellations *lifestyle sports* et *action sports* par la suite (Bennett et Lachowetz 2004; Giannoulakis 2016; Thorpe 2017; Wheaton 2004, 2013). Elles permettent en plus d'insister sur les formes originales de l'engagement qui vont bien au-delà de la pratique.

Les *action sports* marqués par une grande variété de pratiques paraissaient alors instaurer un espace plus accueillant pour les femmes (Abulhawa 2020; Thorpe et Olive 2016; Wheaton et Thorpe 2018). Cependant, même dans ces pratiques, la participation masculine domine (Beal 1996; Beal et Ebeling 2019; Booth 2001; Lisahunter 2018; Rinehart 2005; Thorpe 2005, 2006; Thorpe et Olive 2016; Wheaton 2016) et la participation des femmes n'a rien d'une évidence et pose la question de l'existence de mécanismes d'exclusions. Bien que, dans ces sports, certains attributs de la masculinité soient remis en question comme la compétitivité ou la valorisation du corps athlétique. D'autres attributs féminins sont quant à eux valorisés comme le style et l'esthétique (Mennesson 2004a). Ce qui a amené au développement des masculinités alternatives[3], la masculinité[4] est quand même globalement encensée par des modèles de pratiques incarnant l'individualisme, la résistance à la douleur, la prise de risque et l'agressivité (Atencio et al. 2009 ; Beal et Weidman 2003 ; Beal et Wilson 2004 ; MacKay et Dallaire 2013

[3] Prolifération d'un ensemble alternatif de signification : traits et pratiques discursivement valorisés chez les femmes et les hommes qui n'articulent pas une relation complémentaire de domination et de subordination entre les femmes et les hommes (Schippers 2007).

[4] La masculinité est défini en fonction de sa différence ainsi que dans l'articulation de la relation complémentaire et hiérarchique avec la féminité (Schippers 2007). Butler désigne le désir hétérosexuel comme le lien entre la féminité et la masculinité dans une relation binaire et hiérarchique, ce désir est basé sur un attachement érotique à la différence (Butler, Fassin, et Kraus 2006).

; Yochim 2010). La valorisation de comportements virils assoit donc la domination masculine et instaure un pouvoir hiérarchique favorable aux hommes. Finalement, les *action sports* ont longtemps été considérées comme le bastion des jeunes hommes blancs et privilégiés (Thorpe, Toffoletti, et Bruce 2017; Yochim 2010). En plus de ces comportements de valorisation de la masculinité, les femmes qui s'engagent dans ces pratiques doivent faire face à des comportements excluants et sexistes. Pour se faire accepter, elles mettent en place des comportements d'« *emphased feminity* » (terme que nous définirons par la suite) pour être acceptées dans le milieu (Atencio et al. 2009; Beal 1996; Beal et Weidman 2003; Kelly, Pomerantz, et Currie 2005; Rinehart 2005; Thorpe 2005), rôles qui sont renforcés par une hypersexualisation et une hétéronormativité des médias et des marques (Rinehart 2005; Thorpe 2008; Thorpe et al. 2017; Wheaton et Beal 2003; Wheaton et Thorpe 2018). De plus, il est communément admis que les femmes sont largement sous-représentées, voire invisibilisées par les médias de niche (Franklin, Roslyn 2012; Mansfield et al. 2018; Thorpe 2005; Thorpe et al. 2017; Yochim 2010). Thorpe en 2017 souligne que même si les médias spécialisés peuvent offrir un espace pour une série de constructions discursives, les médias de masse ont tendance à se concentrer sur les athlètes féminines attirantes d'un point de vue hétérosexuel et à promouvoir les *action sports* comme une mode de consommation.

Pour prendre l'exemple du surf, qui présente une histoire liée et donc un certain nombre de similitudes (culturelles et sociales) avec le skateboard, est ainsi fortement marqué par ses pratiques d'hypersexualisation des corps et principalement du corps de la femme (Booth, 2001 ; Franklin & Carpenter, 2018 ; Thorpe, Toffoletti, Bruce, 2017). Ce qui amène à penser que dans le surf, le talent est moins considéré que la féminité et l'hétéronormativité (Cooky, Messner, et Hextrum 2013; Crouse 2013; Fink 2015; Lisahunter 2018). Si certaines rideuses se conforment à ce système afin que leur orientation sexuelle ne soit pas remise en cause ou pour avoir des avantages dans le *sponsoring* (Young, 2004 ; Mennesson, 2004 ; Franklin & Carpenter, 2018 ; Thorpe, Toffoletti, Bruce, 2017) d'autres s'y opposent (Franklin, Carpenter, 2018 ; Beal, 2019). Au final, cette exploitation des attentes du milieu par les femmes est à l'origine d'une

augmentation de leurs opportunités, mais elles se présentent aussi comme une limitation au travers d'une dévalorisation du talent et des habilités sportives des rideuses (Lisahunter 2018). Également dans la pratique du surf, on observe qu'une certaine compétitivité, dans le sens de concurrence, se met en place dans la prise des vagues (Lisahunter 2018). Ces comportements ont pour effet de renforcer encore plus la domination masculine dans ce sport, car ils imposent une agressivité et obligent encore plus à s'imposer face aux autres puisque malgré les règles de priorités informelles, de nombreux surfeurs pratiquent le *snake*[5]. Ces dernières années, on semble observer une augmentation des pratiquantes de surf, seulement l'engagement dans la compétition reste toujours limité (Wheaton et Thorpe 2018). Aussi, les sponsors, les prize money, la médiatisation sont bien plus faibles pour les femmes que pour les hommes dans le cadre de la compétition (Lisahunter 2018; Schumacher 2017). En 2016, La Montagne critique la WSL pour être seulement concentrée sur le surf masculin en s'appuyant sur le fait que les catégories féminines sont présentes sur seulement 18 des 36 compétitions WSL. Par ailleurs, La Montagne observe que la mise en place de *prize money* plus importants pour les femmes dans les compétitions de surf a été à l'origine d'une augmentation du niveau de celles-ci. Ayant de vraies contreparties, les surfeuses ont pris leur pratique plus au sérieux et notamment ont pu l'aborder comme un vrai travail. Le statut des femmes dans le surf s'est d'autant plus amélioré ces dernières années essentiellement, dû à l'inclusion olympique du surf qui impose le respect d'un Agenda 2020 et de la parité dans le sport (Wheaton et Thorpe 2018).

En s'intéressant à la pratique du snowboard, la hauteur des modules limiterait l'engagement des snowboardeuses, en raison de leurs capacités physiologiques et musculaires différentes. Cela les pénaliserait en les rendant moins impressionnantes (Sisjord 2013). De plus la taille des modules implique une augmentation du risque de blessures qui freineraient les femmes dans leur pratique du snowboard en compétition, notamment parce qu'elles semblent plus réticentes à prendre des risques (Coulbaut et Delorme 2009; Laurendeau et Sharara 2008; Young 2004).

Finalement beaucoup de parallèles peuvent être faites entre les différents *action sports*, mais qu'en est-il du cas du skateboard plus spécifiquement ?

[5] *Snake* : pratique qui consiste à prendre volontairement une vague en grillant la priorité d'une personne. On le retrouve aussi en skateboard, quand une personne n'attend pas son tour pour faire sa ligne et passe de force devant les autres pratiquants.

B. Cas spécifique du skateboard

1. Histoire brève d'une pratique alternative

Apparus dans les années 1950, les pratiquants du skateboard insistent comme dans d'autres *action sports* sur les aspects ludiques, communautaires et non institutionnalisés (en dehors de tout type d'autorité) (Wheaton et Beal 2003). Plus spécifiquement, les histoires et origines du skateboard sont nombreuses et varient en fonction des régions ; même dans la littérature scientifique, les débuts du skateboard restent flous. De nombreuses origines lui sont associées. Marcus en 2015, démontre son évolution « technique » et notamment sa descendance à la trottinette sur laquelle les enfants auraient enlevé le guidon pour en faire des skateboards (Marcus 2015). Certains auteurs évoquent la création des skateboards par les surfeurs en mettant des roues (de roller) sous leur surf, dans le but d'aller plus facilement à la plage avec leur planche sous le bras (Cretin 2007). Mais on associe principalement les débuts du skateboard à son histoire californienne, sûrement en raison de l'impact qu'elle a eu dans la culture populaire au travers de la médiatisation des premières équipes de skateboardeurs comme les Z-Boys ou par la suite la Bones Brigade. La pratique du skateboard aurait ici été développée par des surfeurs en manque de vagues, investissant la rue puis les *pools*[6] et *ditchs*[7] (ci-contre une photo de Tony Alva skatant un *ditch*) vidés en période de sècheresse.

Comme dit plus haut, à l'image des *action sports*, le skateboard s'inscrit dans une pratique alternative en opposition avec le modèle sportif compétitif. Seulement avec un regard plus précis, on se rend compte que la pratique compétitive est présente depuis les débuts du skateboard (Kilberth et Schwier 2019). Pour beaucoup, ce loisir répond à une réalisation esthétique et d'expression personnelle dans une « tradition » *DIY* et marginale s'opposant aux pratiques grand public, à la discipline et à leur système de règles qu'elles supposent (Atencio et al. 2009; Beal et Weidman 2003, 2003; Wheaton et Thorpe 2018; Young 2004). Finalement,

[6] Piscines
[7] Égout

le skateboard s'inscrit dans une contre-culture valorisant le style rebelle et l'authenticité (Abulhawa 2020).

La pratique du skateboard se caractérise aujourd'hui par la diversité de ses formes de pratiques. Elles se différencient par le type de matériel utilisé (planche de skateboard, skatepark, installations…) et les gestuelles. La Commission Skateboard France organise des championnats de France pour trois de ces disciplines, on retrouve : la *vert rampe*, le *park terrain* et le *street*. Deux de ces disciplines font partie des disciplines olympiques : le *street* et le *park terrain*.

La *vert rampe* est un module de skatepark composé de courbes et ayant la forme d'un U. La hauteur des courbes varie entre deux et cinq mètres. Le haut des courbes est délimité par une bordure métallique (le *coping)* permettant de réaliser des figures. C'est une discipline qui était très pratiquée dans les débuts du skateboard jusqu'à l'arrivée du *street* dans les années 1980. Même si la popularité de la *vert rampe* se maintient notamment grâce à l'influence de Tony Hawks (skateur de renom de cette discipline) et aux « X Games » (compétition mondialement connue rassemblant différents sports de glisse), le nombre de pratiquants de cette discipline reste limité encore plus chez les femmes. Probablement à cause de sa dangerosité et du bagage technique important qu'elle requiert.

Le *street* est une discipline du skateboard qui se pratiquait initialement dans la rue au travers de l'utilisation du mobilier urbain comme modules (trottoirs, mains courantes, bancs, marches…). Aujourd'hui, cette pratique s'est également développée dans le skatepark au travers de la fabrication de *street plazas* composés de modules imitant le mobilier urbain.

Dans les années 1970, un groupe de skateboard venant des quartiers malfamés de Los Angeles (*Dogtown*), s'est mis à pratiquer le skateboard non seulement dans la rue, mais dans des *pools* vidées à cause de la sècheresse. Ce groupe s'appellera plus tard les Z-boys (en référence au Skateshop qui les sponsorise, Zephyr). Cette pratique dans les *pools* sera appelée plus tard le « *pool riding*[8] », à l'origine des modules appelés *bowl.* Un *bowl* est un module du skatepark en forme de cuvette composée de courbes qui peut avoir des formes similaires à des *pools* ou de formes plus complexes avec des obstacles ajoutés. Le haut des courbes est aussi délimité par un *coping*. Dans, les années 1990, la construction des *bowls* s'est complexifiée et avec la construction du *bowl* du Prado à Marseille avec sa forme atypique et qui a notamment inspiré la discipline olympique du *park terrain*. Le *park terrain* est un grand *bowl* qui regroupe des obstacles de la rampe, du *bowl* et du *street* qui permettent une plus grande diversité des figures (*tricks*) réalisées et un mélange des différentes disciplines du skateboard.

[8] « Pratique dans les piscines »

Souvent les skateboardeurs sont spécialisés dans l'une de ces pratiques, qui sont associées à des sous-cultures différentes (Beal & Weidman, 2003 ; Beal & Wilson, 2004). Au-delà de leurs spécificités, l'ensemble de ces pratiques se caractérise par une très forte sous-représentation féminine.

2. Expression de la masculinité et freins à la pratique féminine

Au regard de la couverture de *Life Magazine* du 14 mai 1965 (ci-contre), une des premières parutions du skateboard dans un média grand public, on se rend compte que l'idée qu'on se fait du *skateboard = mâle* (en référence à la publication « *Math = male, me = female, therefore math ≠ me* » (Nosek, Banaji, et Greenwald 2002)) n'est pas totalement juste. Effectivement, Patty McGee, championne étasunienne de skateboard, est en train de faire un handstand sur cette couverture (Abulhawa 2020). Une des premières images du skateboard dans la presse grand public est donc représentée par une femme.

Socialement, le skateboard est connu comme un sport « masculin » (Beal 1996; Louveau 2006; Mennesson 2004a) et de ce fait, la participation des femmes est faible. Cette terminologie est utilisée afin de décrire les sports ne correspondant pas à la représentation sociale de la féminité et répondant à des critères sociaux attribués aux hommes comme la force, l'agressivité, la violence, la combativité et la rébellion (par opposition aux critères de féminité comme la grâce, l'équilibre ou l'esthétisme) (Atencio et al. 2009; Mennesson 2004a; Young 2004).

Nous allons donc nous intéresser dans un premier temps à exposer comment s'organise le skateboard et notamment comment s'exprime, différemment par rapport aux autres sports, la masculinité dans cette pratique. Ce qui nous permettra de montrer le potentiel de féminisation qu'elle possède. Par la suite, nous nous intéresserons à la place des féminités dans le skateboard, au travers des freins à la pratique, des moyens mis en œuvre pour les contourner et finalement de comment s'inscrivent les féminités dans le skateboard.

a) Potentiel gâché d'une féminisation de la pratique (Abulhawa 2020)

Comme nous l'avons abordé dans le cas des *action sports*, le skateboard avait le potentiel de laisser une place plus importante et plus facilement accessible aux femmes que les sports traditionnels (Thorpe et Olive 2016). Cette pratique alternative s'inscrit dans une pluralité de facteurs influençant la pratique (dans les lieux, dans l'utilisation du skateboard, dans les approches plus créatives et libres…). Elle semble alors laisser une place importante aux multiples façons de pratiquer, de s'emparer librement de la pratique. Les années 1960, 1970 étaient des années très prometteuses en termes d'équité dans le skateboard, même si le pourcentage de pratiquantes était estimé à environ 25%, elles étaient beaucoup plus acceptées (Abulhawa 2020; Beal et Ebeling 2019). La réalisation de figures ou la gestuelle du corps en harmonie avec la planche mettaient notamment l'accent sur le contrôle, la grâce et la fluidité, se rapprochant d'une pratique gymnique, du patinage sur glace ou même de la danse (Abulhawa 2020). Yochim en 2009, suppose alors que cette pratique moins contradictoire avec les attributs féminins aurait pu être plus attrayante et acceptée socialement pour les filles et les femmes. De plus, le style et la fluidité sont plus encensés que la technicité et la quantité dans le skateboard se rapproche plus des pratiques dites féminines (Abulhawa 2020). Il paraissait alors plus évident que les femmes soient plus facilement intégrées dans cette activité qui possède très peu de code et qui défie ceux des sports traditionnels (Abulhawa 2020). La masculinité instaurée dans le skateboard est fonction des périodes de la pratique, mais dans son ensemble, on retrouve une tendance à l'éloignement par rapport à certains attributs de la masculinité hégémonique[9] (Abulhawa 2020; Yochim 2010).

Mais au final, le renforcement de la masculinité au travers de la prise de risque et de la place (ou plutôt la non-place) donnée aux femmes font que le skateboard continue de s'aligner avec les sports traditionnels (Wheaton 2004). Ce tournant aurait été pris à la fin des années 1970, début des années 1980 avec le deuxième déclin de la pratique. Il a été à l'origine de changements culturels, que nous développerons par la suite et qui ont eu un effet négatif sur la

[9] La masculinité hégémonique désigne la configuration de la pratique de genre qui incarne la réponse actuellement acceptée au problème de la légitimité du patriarcat, qui garantit la position dominante des hommes et la subordination des femmes (Schippers 2007). L'inclusion de la force physique, de l'habilité à utiliser la violence face au conflit ou l'autorité sont des qualités qui garantissent la légitime dominance et donc inversement avec la féminité : faiblesse physique, incapacité à utiliser la violence efficacement, conformité. Les qualités féminine et masculine ne sont plus seulement des identités de genre mais un répétition de processus dans la forme de la culture, des structures sociales et des organisations sociales (Schippers 2007). De plus, il existe une ascendance de la masculinité hégémonique sur les autres types de masculinités (exemple : les homosexuels) (Schippers 2007).

participation des femmes et notamment à reformer le skateboard moins accueillant et attirant pour elles (Abulhawa 2020; Beal et Wilson 2004).

b) Masculinité alternative du skateboardeur

Dans la culture skateboard anglaise, Abulhawa met en avant en 2020 une œuvre littéraire très répandue : « *L'Attrape cœur* » de J. D. Salinger (Abulhawa 2020). Ce livre dont le personnage principal est un symbole de rébellion, au travers d'un mépris des règles sociales et de l'autorité des adultes, est sujet d'une identification des jeunes skateboardeurs qui l'entourent. D'ailleurs, le skateboard s'est souvent inscrit dans des pratiques contre-cultures, et ce depuis ses débuts. Les Z-boys sont considérés par beaucoup comme les pères (et mère[10]) fondateurs du skateboard « moderne », car ils ont révolutionné la pratique du freestyle codifiée et règlementée des années 1970 avec de nouvelles figures. Également leur utilisation du mobilier comme les *ditchs*, les piscines ou les *pipelines* de grande taille, a permis l'émergence des différents courants principaux qu'on retrouve aujourd'hui. Et au contraire, les pratiques majoritaires dans les années 1960-1970 ne sont maintenant presque plus pratiquées. Cette notion de remise en question du système normatif et de contre-culture est finalement l'essence de la pratique du skateboard qu'on retrouve au travers des différents courants investissant les espaces publics ou privés (comme les piscines) en se jouant de l'autorité.

La rébellion au travers de la pratique du skateboard s'intensifiera par la suite, en particulier avec l'arrivée du *street*. Avec la création du *ollie*[11] à la fin des années 1970, l'utilisation des mobiliers urbains s'est développée dans les années 1980. Déjà dans les années 1960, le skateboard dans la rue était considéré comme nuisible, comme on peut le voir dans *Skaterdater* ou *Seigneurs of Dogtown*. Cette perception s'est renforcée par la suite avec l'utilisation encore plus importante du mobilier urbain et à participer à l'accentuation de la pratique rebelle et transgressive qui se jouait d'autant plus de l'autorité (Abulhawa 2020; Atencio et al. 2009).

La fin des années 1970 est aussi une période de déclin du skateboard pour trois raisons principales. La première est la récession. La deuxième est l'augmentation du nombre de blessures qui ont causé une augmentation des primes d'assurance entrainant la fermeture des skateparks (Abulhawa 2020) et donc déplacé la pratique vers la rue. Et pour finir, la pratique de rue était perçue comme nuisible à accentuer la perception « délinquante » de la pratique qui a fait perdre au skateboard sa légitimité en tant que sport. Les dirigeants de l'industrie du skateboard ont alors utilisé cette image pour se distinguer le skateboard des autres *action sports*

[10] L'équipe des Z-boys étaient composé de 13 skateboardeurs dont une fille : Peggy Oki.
[11] Figure de base du skateboard *street* qui consiste à sauter avec la planche.

au travers de la création d'une image de pratique masculine urbaine et rebelle (Atencio et al. 2009 ; Beal et Ebeling 2019 ; Beal et Wilson 2004). De plus, l'association de valeur de la sous-culture skateboard avec la sous-culture punk rock a accentué l'orientation sur la testostérone (Abulhawa 2020). Ces nombreuses raisons ont abouti à une invisibilisation des femmes dans le milieu et une période de « vaches maigres » pour la pratique du skateboard par les femmes (Abulhawa 2020; Beal et Ebeling 2019).

En 2003, Beal & Wilson ont étudié le rôle de l'authenticité dans le monde du skateboard. Adoptant une approche bourdieusienne, elles ont montré que l'authenticité relève d'un capital symbolique qui permet de distinguer les « vrais » skateboardeurs. Elle permet notamment à ces pratiquants de se différencier de ce qu'il appelle les *posers* qui sont considérés comme illégitime dans la pratique. Le concept de *posers* a émergé dans les années 1990 avec l'intérêt grandissant du grand public pour les habits de skateboardeur. Ce terme désigne principalement une personne s'habillant et/ou étant présente sur un skatepark sans pratiquer, mais en cherchant à s'associer au lifestyle à la mode du skateboard afin d'en utiliser l'image pour avoir un certain capital symbolique (MacKay et Dallaire 2013; Wheaton 2004). Quatre dimensions de l'authenticité ont été identifiées : la *raison de pratiquer* (Abulhawa 2020; Atencio et al. 2009; Beal et Weidman 2003; Beal et Wilson 2004; Kilberth et Schwier 2019; Wheaton et Beal 2003), la *désidentification à la compétition* (Beal et Weidman 2003; Beal et Wilson 2004), *l'expression personnelle* et la *masculinité* (Atencio et al. 2009; Beal et Weidman 2003; Beal et Wilson 2004; Dupont 2014). D'autres travaux mettent en avant des dimensions supplémentaires comme la *prise de risque*, l'*appartenance à un crew*, la *réalisation de figures complexes*, l'*intérêt médiatique*, le *sponsoring* (Atencio et al. 2009). Les valeurs associées à l'authenticité et permettant de gagner en capital symbolique sont principalement la douleur, la prise de risque, l'agressivité (Wheaton 2004) qui au final sont également des indicateurs de masculinité hétéronormée.

Les femmes ne faisaient alors pas partie de l'image authentique du skateboardeur. La masculinité virile et hétérosexuelle exacerbée à partir des années 1980 amène également à une représentation de la femme comme objet de désir sexuel (Abulhawa 2020; Rinehart 2005; Treas et Widmer 2000; Wheaton 2004). De nombreux designs de planches ou encore la représentation des femmes dans les vidéos de skateboard ou les pubs montrent les femmes de façon sexualisée et hors de la pratique. Cette utilisation du matériel porno et de contenu

graphique misogyne appuie d'autant plus une domination de masculinité, hétérosexuel dans le skateboard (Abulhawa 2020). On retrouve aussi cette image de la femme comme objet sexuel ou de désir dans la pop culture. Le premier film à représenter le skateboard au cinéma est *Skaterdater*, en 1965, dans ce court métrage montrant de jeunes skateboardeurs, le synopsis est en lien avec un challenge de skateboard entre deux garçons convoitant la même fille. De même par la suite dans le film *Seigneurs of Dogtown*, les filles sont représentées principalement dans la position d'objet de convoitise des skateboardeurs.

Et quand, malgré les différents freins, les femmes décident de s'engager dans la pratique, de nombreux stéréotypes leur sont associés : *skate betty*, *groupie*… Ces dénominations mettent en avant que les femmes s'engagent dans la pratique pour draguer les skateboardeurs plutôt que parce qu'elles veulent faire du skateboard (Beal 1996; Pomerantz, Currie, et Kelly 2004; Yochim 2010). Elles sont également souvent sous-estimées dans leur niveau de pratique et perçues comme n'ayant ni les capacités ni la volonté d'obtenir un statut légitime (Atencio et al. 2009; Wheaton 2004).

Finalement la masculinité en jeu et instaurée dans la pratique du skateboard, en plus des comportements excluants et discriminants, rend difficile l'accès à la pratique pour les femmes. La masculinité hégémonique[12] en jeu dans le milieu du skateboard est désignée comme le principal frein à la pratique du skateboard par les femmes (Abulhawa 2020; Atencio et al. 2009; Beal 1996; Yochim 2010). Nous allons maintenant développer d'autres freins mis en avant par la littérature, parfois reliés à la notion de masculinité.

c) <u>Freins à la pratique</u>

Au travers de la littérature, d'autres freins à la pratique féminine sont mis en avant en parallèle de la masculinité hégémonique du skateboard. Dans la littérature, on trouve un certain nombre de freins. Tant les hommes que les femmes mettent en avant que la peur de se blesser est un frein important à la pratique du skateboard par les femmes (Fok et O'Connor 2021; Kelly et al. 2005; Wheaton 2004). Le skateboard étant considéré comme une pratique à risque, attribut qui est renforcé par la culture au travers de la valorisation de la chute et de l'engagement dans la prise de risque. Il est considéré comme une pratique lors de laquelle survient un grand nombre de blessures. Seulement, au regard des études en accidentologie du skateboard, on se rend

[12] « *Configuration des pratiques de genre qui incarne la solution socialement acceptée au problème de la légitimité du patriarcat, et qui garantit (ou qui est utilisée pour garantir) la position dominante des hommes et la subordination des femme* » (Connell, Hagège, et Vuattoux 2014).Elle permet également de hiérarchiser les masculinités en « *structurant le rapport de nombreux hommes à la masculinité et à la virilité, donc à l'identité de sexes* » (Vallet 2018).

compte que cette vision n'est pas juste. En vérité, Dumas et Laforest montrent en 2009 que malgré sa réputation, le skateboard est à l'origine de peu de blessures graves, cette étude s'est limitée à sa pratique en skateparks, mais on peut penser qu'avec l'expérience, les skateboardeurs développent des stratégies leur permettant de limiter les blessures comme l'apprentissage d'une chute « maitrisée » ou l'évaluation du risque avant de se lancer. Mais cette représentation sociale a la vie dure et est stimulée par la scène du skateboard qui en joue et qui l'utilise peut-être pour limiter la massification de leur pratique… Dans l'étude de Kelly & al. En 2005, les entretiens mettent en avant qu'un frein dans la progression des skateboardeuses est la peur de tomber et de se blesser (Kelly et al. 2005). Cette notion apparaît d'autant plus chez les skateboardeuses affiliées, qui sont des femmes qui s'identifient au *lifestyle* du skateboard, mais qui ne le pratiquent pas vraiment. On peut donc penser que cette peur peut être à l'origine d'une limite dans l'engagement des femmes dans la pratique du skateboard. Pour aller plus loin, on peut aussi se demander la possible construction sociale de cette peur et de son origine. En fait, est-ce que les filles et femmes sont plus réticentes à la blessure de façon innée ? Ou est-ce une construction sociale qu'on pourrait relier à un reliquat de la nécessité d'avoir une fille belle et sans cicatrices pour pouvoir la marier ?

Comme nous l'avons déjà abordé en parlant de la place des femmes dans les *action sports*, la représentation des femmes dans les médias est mise en avant comme un frein à la pratique. Et on se rend compte que la représentation médiatique des skateboardeuses est encore inférieure à celle des hommes. On observe encore des marquages de genre, les skateboardeuses sont souvent ramenées à leur genre féminin (voir leur présence exceptionnelle dans cette pratique).

Également, l'établissement d'une hétéronormativité et d'une importance plus grande donnée au physique plutôt qu'à la pratique. On retrouve aussi dans les médias de l'infantilisation, aspect non relié au sport, comparaison à la performance des hommes (Abulhawa 2020; Carr 2017; MacKay et Dallaire 2013). Les années 1990 sont marquées par cette contradiction entre soutien et sexualisation qu'on peut observer chez certaines marques.

On peut prendre l'exemple de Real skateboard qui sponsorise une femme dans son team depuis le début des années 1990 ; Jaime Reyes skate pour Real et vient d'avoir un pro modèle[13] de planche cette année). Cette marque crée des designs de femmes sexualisées (ci-contre, une planche sortie en 2018).

En effet, l'influence des médias sur la construction de l'identité et l'identification impacte beaucoup la perception de l'accessibilité d'une pratique. En ne voyant pas de skateboardeuses, les filles et les femmes ont alors plus de mal à se sentir légitimes dans cet environnement (Atencio et al. 2016). Abulhawa en 2020 met en avant qu'il est nécessaire d'exposer les filles et femmes à des modèles qui leur correspondent pour avoir un engagement de celle-ci dans la pratique (Atencio et al. 2016). C'est notamment pour cela que la faible représentation des femmes en tant que skateboardeuses est ici mis en avant comme un frein à l'engagement des femmes et filles dans le skateboard. « *It's hard to be what you can't see* » (Kim Woozy[14] citant Wright Edelman, lors d'un Tedx Talk).

Encore maintenant, la perception qu'une femme ne peut pas faire du skateboard ressort. On peut prendre l'exemple d'une interview parue en 2013 dans *Thrasher Magazine* entre Jake Phelbs et Nyjah Huston[15] qui soutiennent tous les deux que le skateboard n'est pas fait pour les femmes avec une citation hors texte « *skateboarding is not for girl at all* ».

[13] Produit à l'effigie d'un skateboardeur ou d'une skateboardeuse sur laquelle il ou elle touche une redevance.
[14] Créatrice de MAHFIA.TV qui était, le site n'est actuellement plus actif, un média centré sur les femmes dans les *action sports*.
[15] Jake Phelps and Nyjah Huston, (2013), 'The Interview Issue: Huston', Thrasher, July, 165–177, 177.

GAP BACK TAIL

Because they have to classify. And to classify is to control. That's why they build skateparks. To contain us.
I think the worst is when a perfect new skatepark is built and they make people wear helmets that are over 18. Basically you just built a park for no reason because nobody is going to want to skate it except little kids.

Skating has changed so much. It used to be outlaw. Now you have jock dads talking about how their kids love the X Games. But they'll never understand, right?
You really have to be a true skater to understand it, that's for sure.

It ain't for pussies. Remember that.
It's funny because I get that a lot. Kids commenting on my photos or videos saying, "Oh, you make it look so easy. You probably did that first try." And it's like, actually I ate shit a lot of times and it probably took hours. Maybe it looked easy, but it was not fuckin' easy.

We went to this downhill contest last week and I saw this girl get served-up so hard.
Why was a girl skating a downhill contest?

"SKATEBOARDING IS NOT FOR GIRLS AT ALL"

The women do the downhill stuff because they think it's like sidewalk surfing. They don't realize how dangerous it really is.
You could get way more served up skating downhill than you could skating a ten-stair rail. Some girls can skate but I personally believe that skateboarding is not for girls at all. Not one bit.

That one girl did a 540, but that's vert.
Yeah, street skating is completely different.

You're gonna have a long career, Nyjah. Stick with it. Longevity is very hard in skateboarding. You get hurt, you sleep on it, you spend too much time smoking weed, and then guess what? Nobody knows who you are. That's why you gotta stick with it and keep bustin'.
Hell yeah.

Where do you think skateboarding is heading? What's the future?
The future of skateboarding is going to be insane! I can't even imagine how gnarly it's gonna be ten years from now. If you look at how far its gone in the past ten years then that means in another ten years Luan Oliveira is gonna be doing nollie hardflip noseslide bigspins down 15-stair hubbas and Ishod is gonna be doing front 270 lips on 25-stair rails. ♠

Autre frein, le regard des skateboardeurs sur les femmes dans les skateparks. Souvent perçu comme intimidant ou jugeant, les femmes ne se sentent pas à l'aise (Kelly et al. 2005). Ces comportements assez régulièrement observés sont couplés de stéréotypes que nous avons déjà abordés dans la partie sur l'authenticité (Wheaton 2004). Ces comportements peuvent s'inscrire dans un étonnement, du fait qu'il y a peu de skateboardeuses, les pratiquants peuvent être simplement étonnés d'en voir. Mais également ces comportements peuvent aussi s'inscrire dans une protection de territoire, les skateboardeurs qui veulent alors que le skateboard reste un domaine de la masculinité, peuvent s'inscrire dans un étonnement ou une protection de territoire (Abulhawa 2020; Atencio et al. 2009; Kelly et al. 2005; Wheaton et Beal 2003). Dans le renforcement de la masculinité hégémonique, on peut aussi mentionner la notion de gatekeepers mis en avant par Beal et observé dans d'autres études comme (Fok et O'Connor 2021). Le gatekeeper est un skateboardeur qui permet à une femme de rentrer dans le milieu du skateboard. Que ce soit un copain, un ami ou même un frère, beaucoup de femmes peuvent s'intégrer au milieu social au travers de cette personne.
De plus, les skateboardeurs se permettent de les draguer parce qu'une des idées communément rependues sur la présence des filles dans des skateparks est qu'elle sont là pour des raisons romantiques et pour draguer (Beal 1996; Pomerantz et al. 2004; Yochim 2010). Cette sensation d'être perçues comme un objet de désir dans un lieu de pratique d'un loisir rend les skateparks encore moins accueillants pour les femmes. L'ensemble de ces comportements amènent les femmes à se sentir *outsiders* et illégitimes dans le monde du skateboard (Kelly et al. 2005).

Enfin, en s'intéressant à la compétition, la participation en compétition des femmes, au début de la pratique, était normale. Patti McGee, par la suite Tornhill, O'Near, et d'autres skateboardeurs participèrent à des championnats nationaux et internationaux. C'est à partir du deuxième déclin que les catégories féminines ont disparu (Abulhawa 2020).
Dans les années 2000, certaines skateboardeuses au travers d'organisations mirent en place des actions pour la réintégration des catégories féminines dans les compétitions et par la suite pour la mise en place de prize money égaux (Abulhawa 2020). Ces actions furent triomphantes, même si cela a pris du temps, puisque maintenant une grande majorité des contests de skateboard possèdent une catégorie féminine avec des prize money égaux dans les gros évènements comme les X Games ou la Street League Skateboard, ainsi que dans les compétitions des circuits internationales (Abulhawa 2020). Même si ce retard dans les prises de décisions est souvent pointé du doigt par les femmes du milieu (Wheaton et Thorpe 2018).

Actuellement, d'autres questions se posent comme on a pu déjà le voir dans les *action sports* en termes d'égalité des chances et de pouvoir faire une belle et crédible performance dans des skateparks construits par et pour les hommes et des compétitions notées sur les mêmes critères que les hommes (Wheaton et Thorpe 2018). Sur le deuxième point, un changement récent a été fait au niveau des notations. Avant, et donc lors des derniers Jeux Olympiques de 2021 à Tokyo, les skateboardeuses étaient notées sur le même barème que les hommes, la note de référence maximum était 100 et se basait sur le meilleur niveau de skateboard actuel, le *run* parfait dans ce que peuvent faire actuellement les skateboardeurs. Cette note maximale était en référence au meilleur niveau masculin. Les femmes se sont donc retrouvées avec des notes avoisinant le 50, qui correspondait donc à un niveau de skateboard moyen en se basant sur une échelle de référence masculine. Depuis juin 2022, la décision a été prise de noter les skateboardeuses sur une échelle de référence féminine, donc maintenant, le 100 correspond au meilleur niveau féminin actuel.

3. Positionnement des femmes dans cette pratique

a) Les femmes dans le skateboard au travers du temps

La participation des femmes dans la pratique a bien évolué. En 1960, dans les débuts du skateboard, les femmes étaient incluses et même mises en avant. La première parution grand public était une photo de McGee que nous avons déjà mentionné dans *Life Magazine* en 1965, McGee fut également en couverture de *Skateboarder Magazine* la même année. Ce qui montre que dans les années 1960, tant dans la presse grand public que spécialisée, les femmes étaient représentées sans distinction basée sur leur genre. Lors d'interview, Patti McGee[16] reconnaît que les femmes étaient plus acceptées dans les débuts du skateboard que par la suite.

Par la suite dans les années 1970 et les débuts de la pratique en skateparks, Thornhill Caswell décrit la culture largement accueillante sur les skateparks même si elle était déjà principalement masculine. Un autre révélateur de la plus grande acceptation des femmes dans le milieu du skateboard dans les années 1970 est la représentation des skateboardeuses dans les équipes et dans les médias (notamment magazines à l'époque) (Abulhawa 2020). Cindy Whitehead aurait même écrit des articles pour *Skateboarder Magazine*. Les skateboardeuses étaient présentes et acceptées dans la pratique et sur les skateparks seulement elles étaient quand même peu nombreuses ; les jeunes hommes restaient les pratiquants majoritaires et donc les cibles de l'industrie (Abulhawa 2020).

[16] http://blog.istia.tv/2011/10/patti-mcgee-interview-with-istia.html

Les différentes conséquences du deuxième déclin du skateboard ont impliqué une diminution du nombre de pratiquantes. On entre alors dans la période de « vaches maigres » de la pratique du skateboard par les femmes (Abulhawa 2020). Les skateboardeuses des années 1980 et 1990, comme Cara Burnside, considéraient que *« It was really hard and intimidating as the only girl out there. … There was definitely a vibe of feeling out of place. Certain guys would look at you like you were an alien or something* »[17] (Abulhawa 2020). Également, lors de cette période, les skateboardeuses n'étaient même plus représentées dans les compétitions (puisqu'il n'existait pas de compétition auxquelles elles pouvaient participer) ou dans les médias et équipes. Cara Burnside fut une des seules skateboardeuses à se faire une place dans cette période, en ayant une couverture dans *Thrasher* Magazine (la première d'une skateboardeuse) et un pro modèle de chaussures de skateboard chez Vans.

Dans les années 1990-2000, les femmes réussir à s'imposer dans le skateboard, mais leur intégration n'étant pas évidentes, elles mirent en place différentes stratégies pour s'intégrer ou se créer des espaces de pratique.

b) *<u>Réponse aux freins à la pratique du skateboard par les femmes</u>*

Bäckström en 2013 s'inspire d'un concept que Schippers en 2002 a développé dans son étude sur la structure de genre de la musique hard rock domina te : *gender manoeuvring*. Ce terme désigne « *a way to explore collective strategies for transforming a sexist culture into a non-sexist one and, at the same time, encouraging others to follow* ». Cette partie va donc s'intéresser aux différents *gender manoeuvring* qui ressortent de la littérature spécifique au skateboard.

Les féminités développées en skateboard s'inscrivent souvent dans des *féminités parias*[18] (Schippers 2007), mais qui peut devenir des *féminités alternatives* notamment dans leur remise en question de la « *emphased feminity* » [19] (Bäckström 2013; Kelly et al. 2005; Wheaton 2004). L'attraction pour le skateboard peut également s'inscrire dans un défi vis-à-vis des féminités traditionnelles ou *emphased feminity*.

---

[17] Cara-Beth Burnside in Matt Higgins, (2011), 'Gender Gap', ESPN. Available at http://www.espn.com/action/news/story?page=cara-beth-burnside-and-action -sports-gender-bias (Accessed 5 August 2019).

[18] Les féminités autres que l'« *emphased feminity* » sont considérées comme des féminités parias du fait qu'elles ne sont pas seulement subordonnées à l'« *emphased feminity* » en plus d'être considérées comme déviantes et stigmatisées (Schippers 2007). Elles deviennent des types de personnes indésirables (lesbienne, salope, pute…).

[19] Schippers considère qu'il n'existe pas de féminité hégémonique puisque toutes les féminités construites dans notre monde le sont en fonction de la subordination à l'homme, elle parle alors de « *emphased feminity* » : forme définie autour de la conformité à cette subordination et est orientée vers la satisfaction des intérêts et des désirs des hommes. Également comme pour la masculinité, on observe une ascendance de cette féminité sur les autres dans le but de maintenir la hiérarchie établie (Schippers 2007).

Le style vestimentaire à une grande importance dans la distinction des skateboardeuses avec les normes de la *emphased feminity* (Fok et O'Connor 2021; Kelly et al. 2005). C'est avant tout une question pratique qui leur permet d'être plus à l'aise sur leur skateboard et dans leur mouvement (Kelly et al. 2005) mais elle permet aussi de montrer une image de féminité alternative et de se distinguer de la *emphased feminity.*

Une notion qui revient alors souvent dans les discours est que les skateboardeuses se perçoivent comme des « *skaters girls* » (Bäckström 2013; Kelly et al. 2005). On retrouve dans cette utilisation du terme que les skateboardeuses ne se considèrent pas comme des skateboardeurs normaux, puisque ceux-ci sont perçus comme étant des hommes (Bäckström 2013; Kelly et al. 2005). Notamment, elles s'appuient sur le fait que leur façon de skater est différente de celle des hommes. Les skateboardeuses auraient un tempo plus lent et une attitude plus passive, mais également un climat reconnaissant et encourageant dans leur pratique alors que le climat serait plus compétitif chez les hommes (Bäckström, 2013). La skateboardeuse s'inscrit alors dans une non-conformité aux codes du skateboard et donc dans une pratique de rébellion contre-culturelle (Abulhawa 2020; Kelly et al. 2005) du fait qu'elle ne répond pas aux critères d'authenticité et de légitimité (Atencio et al. 2009; Beal et Weidman 2003). Kliewer et Botwid (deux skateboardeurs professionnels) les définissent même comme les seuls véritables skateboardeurs encore *underground* (Abulhawa 2020).

Se sont alors créés des types de féminité observables dans le skateboard. Bäckström a identifié dans une étude de 2013, trois types de féminité dans un skatepark.
La première, la *tomboy* est une femme qui préfère skater avec des hommes en les trouvant plus fun, plus agressifs, plus durs dans leur pratique (Bäckström 2013). Bäckström met en avant que ces skateboardeuses ont un comportement de recherche d'acceptabilité sociale parmi les hommes, elles ont des traits typiquement masculins et s'identifient souvent à des garçons et s'inscrivent dans une remise en question de la féminité hégémonique (Kelly et al. 2005, 2005; Sisjord 2009; Thorpe 2006; Wheaton 2004). Mais au final elles sont acceptées parce qu'elles se comportent comme des hommes. Ce sont également des femmes qui ont une image positive du skateboard masculin. Dans l'ensemble des études, les skateboardeuses perçoivent le sexisme opérant dans leur pratique, les skateboardeuses *tomboy* ont tendance à moins percevoir de sexisme que les autres (Abulhawa 2020; Bäckström 2013; Kelly et al. 2005; Pomerantz et al. 2004). Elles ont tendance à voir le skateboard masculin comme accueillant et en ont une image positive et sans sexisme. Même en étant ou ayant été victime de sexisme, cela impact très peu

leur perception du skateboard (Abulhawa 2020). Les auteurs questionnent alors leur positionnement social et notamment si elles s'inscrivent dans une résistance ou dans une reproduction de la masculinité hégémonique. Kelly et al. en 2005 pose l'hypothèse d'une intériorisation plus grande des normes masculines par ces femmes qui s'associent à ces normes plutôt que d'y résister (Abulhawa 2020; Bäckström 2013; Kelly et al. 2005). On peut également trouver un parallèle avec ce que les skateboardeuses chinoises appellent le « *coolness* » du skateboard qu'elles utilisent pour se démarquer de la féminité traditionnelle/hégémonique. Ici, la tomboy s'inscrit dans une féminité alternative. C'est aussi le type de féminité le plus observé dans cette étude.

Bäckström met en avant un autre type de féminité qu'elle appelle la « *bitch* » (Bäckström 2013). Ces skateboardeuses mettent très clairement au défi les autorités et n'hésitent pas à dire ce qui ne va pas tout en étant activistes et porte-paroles de la communauté. Ces skateboardeuses négocient la légitimité des femmes à être sur un skatepark ainsi que le fait d'être une femme peut inclure de skater.

Le dernier type de féminité qu'observe Bäckström est la « *lesbian* ». Chez elle, on observe des stéréotypes similaires avec l'athlète, elles sont décrites comme indépendantes et agressives. Ces skateboardeuses remettent très clairement en question la hiérarchie binaire basée sur le désir hétérosexuel.

Abulhawa met en avant deux modèles de la skateboardeuse, à l'image des skateboardeuses professionnelles de l'époque. Un modèle était basé sur l'hyperféminité, voire l'hypersexualisation de la skateboardeuse, comme Leticia Bufoni. L'autre modèle de la skateboardeuse était la *tomboy* comme Elissa Steamer ou Leo Baker. Au final, les femmes pour réussir dans les *action sports*, et en l'occurrence dans le skateboard, se retrouvent à jongler entre prouver leurs compétences sur des normes masculines sans pour autant pouvoir renoncer à leur féminité hétéronormée ou se conformer à des codes de masculinité (Wheaton 2004). Ces skateboardeuses, bien que leur présentation d'elles-mêmes et leurs identités étaient et sont encore très différentes, ont une raisonnante dans leur tentative de faire carrière dans le skateboard notamment au travers de la persistance comme acte de pouvoir et de désobéissance (Abulhawa 2020).

Dans l'ensemble, on retrouve une ambivalence entre opposition à la *emphased feminity* et embrassement de stéréotype (Bäckström 2013; MacKay et Dallaire 2013). Comme on peut aussi le voir dans l'étude de Fok et O'Connor en 2021, certains actes des skateboardeuses renforcent la domination masculine. Notamment dans le fait qu'elles considèrent que la

supériorité des skateboardeurs est indétrônable en s'appuyant sur le fait qu'ils soient plus forts, plus courageux, qu'ils apprennent plus vite et ont une perception différente du risque (Fok et O'Connor 2021). Au final, Bäckström met en avant en 2013 que les skateboardeuses qu'elle a observées ont une communication contradictoire, c'est-à-dire qu'elle résiste à la *emphased feminity* par leur désir de pratiquer le skateboard, par leurs comportements, leurs tenues qui sont souvent en dehors des codes de féminité, mais elles démontrent toujours des attitudes associées à la *emphased feminity* comme la timidité et de peur de la blessure dans la pratique (Bäckström, 2013).

Au travers de cette typologie, on se rend compte que certaines skateboardeuses se créent leur propre sous-culture du skateboard dont une partie remet en question la domination de masculinité et la masculinité hégémonique qui sont observables dans le skateboard. Se mettent alors en place des stratégies leur permettant de pratiquer dans ce milieu parfois hostile à leur présence. Notamment, l'une des stratégies mises en place et qu'on retrouve dans un certain nombre de courants féministes (Schippers 2007). Le séparatisme est une « *philosophie féministe radicale selon laquelle les femmes ne devraient pas imiter la nature hiérarchique, compétitive et agressive des sports masculins, mais construire des modèles alternatifs* » (Abulhawa 2020). Dans le skateboard, elle prend la forme de stratégie mise en place au travers de la création d'espaces pour les filles et les femmes dans les skateparks, afin de récupérer du pouvoir en se dissociant de la dominance masculine.

Cette stratégie de séparatisme incorpore notamment la pratique de groupe (Abulhawa 2020; Bäckström 2013; Bäckström et Nairn 2018; Kelly et al. 2005; Pomerantz et al. 2004). Les femmes et les filles vont aller sur de skatepark en groupe, ce qui leur permet de s'imposer au travers du nombre (Kelly et al. 2005; MacKay et Dallaire 2013), mais aussi de créer un climat plus reconnaissant, plus d'encouragement, plus d'acceptation (Bäckström, 2013) qu'elles ne retrouvent pas au milieu des hommes. Certaines vont même jusqu'à avoir des horaires de pratiques décalées par rapport aux horaires d'affluence où les spots sont remplis de skateboardeurs (Carr 2017; Kelly et al. 2005). Kelly et collaborateurs en 2005 ont également observé la création d'un langage propre, comme la création du terme '*snorkomdorfs*' comme « *a fun word to call each other, and they contrasted it with their term for the girls at their schools whom they perceived as ultra-feminine, 'the bun girls'* » (Kelly et al. 2005).

Finalement, une autre *gender manoeuvring* dérivée du séparatisme s'est mise en place et est devenue très importante ces dernières années ; la création d'espaces multiples (Abulhawa 2020; MacKay 2016; MacKay et Dallaire 2013; Thorpe et Chawansky 2016, 2017). Cette création d'espace passe par la création de leurs propres médias (MacKay 2016; MacKay et Dallaire 2013), création de leurs propres marques (Abulhawa 2020; Beal et Ebeling 2019), la mise en place de session *only girl* (Abulhawa 2020; Bäckström et Nairn 2018), ou encore la création d'organisations pour le développement du skateboard féminin (Abulhawa 2020; Bäckström 2013; Bäckström et Nairn 2018; Beal et Ebeling 2019; Thorpe et Chawansky 2016, 2017).

La création de nouveau espace par et pour les skateboardeuses s'est fait dès le début des années 1980 avec *Equal Time* (1988) ou *Women's Skateboard Network* (1989). Ces organisations militent pour la promotion de la pratique féminine du skateboard et leur reconnaissance. Ces raisons ont notamment poussé la création de la WSA en 2005, plus tournée vers la reconnaissance des skateboardeuses par l'industrie, les médias, mais aussi les circuits de compétition. Son objectif principal était alors de représenter les skateboardeuses afin de faire valoir leurs droits et la nécessité de soutien et de reconnaissance au même titre que les hommes afin de ne plus avoir cette sensation d'être prise en compte « après coup » (Abulhawa 2020; MacKay et Dallaire 2013; Wheaton et Thorpe 2018). La WSA a été une initiative importante pour s'assurer que les femmes sont impliquées dans la façon dont les skateboarders féminins sont représentés (MacKay & Dallaire, 2013). Également, Bäckström a observé en Suède la création d'un réseau nation avec support financier et social (Bäckström, 2013) dont le but est avant tout de définir le skateboard comme une activité normale pour les femmes. Un des efforts importants est également de montrer le niveau de skateboard des femmes dans une structure hiérarchisée qui les perçoit comme moins capables (Bäckström, 2013). Les actrices évoquent aussi le fait que ce réseau ne sera pas nécessaire à vie, et prendra fin quand leur objectif sera atteint. En Suède, il y a également un appui de la constitution à ce genre d'effort, puisqu'il est défini que l'égalité des genres est un objectif de la constitution (Bäckström, 2013). On peut aussi prendre l'exemple d'une autre organisation plus informel ; *Skate Kitchen*. À la base, un crew de skateboardeuses de Brooklyn apparu sur les réseaux sociaux (notamment Instagram, dont les premiers postes datent de 2016). Il semble que le but principal était le partage de performance et *lifestyle* afin de créer des opportunités pour les skateboardeuses de Brooklyn. Vu que l'industrie du skateboard ne s'intéressait presque pas aux skateboardeuses, elles se sont notamment fait connaître avec des articles dans les médias grand public ou avec des collaborations avec de grandes marques comme Polaroid ou au travers d'un film (*Skate Kitchen* réalisé par Crystal Moselle en 2018) et d'une série produite par HBO (*Betty* en 2020). Ce crew

s'est par la suite développé et à commencer à mettre en place des « *skate Kitchen sesh* » ou « *girls sesh* », afin d'offrir un espace de pratique bienveillant pour les femmes et les filles.

Le développement d'internet et des réseaux sociaux offre aux skateboardeuses une nouvelle forme de liberté en leur permettant d'avoir un nouvel espace où elles pouvaient représenter le skateboard féminin sans passer par l'industrie ou les médias spécialisés qui les ignoraient (MacKay et Dallaire 2013). Sur internet, des médias spécialisés du skateboard féminin sont apparus, dans le but de challenger la représentation des femmes dans les médias spécifiques et généraux ainsi que de permettre aux femmes d'avoir des espaces de représentativité (MacKay 2016; MacKay et Dallaire 2013). Les femmes étant invisibles dans l'univers du skateboard, il était alors nécessaire de prendre en main la médiatisation. Au Canada, MacKay et Dallaire à partir de 2013 ont étudié le blog *Skirtboaders*. Ce blog était principalement un lieu de partage de performance et de socialisation des skateboardeuses canadiennes. Il est par la suite devenu un réseau international en créant une communauté du skateboard féminin aux quatre coins du monde. Dans cet espace, à l'opposé de la représentation du skateboard féminin de l'époque, les skateboardeuses avaient une représentation fluide du genre au travers de l'adoption de multiples féminités s'éloignant de la simple binarité (MacKay 2016), ce qui permettait à un plus grand nombre de skateboardeuses de s'identifier et d'avoir des modèles.

Le manque de représentativité et de reconnaissance des femmes dans l'industrie du skateboard à amener les skateboardeuses à créer leur propre marque (Abulhawa 2020; Beal et Ebeling 2019). Ces marques sponsorisaient et sponsorisent même principalement des femmes pour leur donner des opportunités et un soutien dans leur pratique. On retrouve des marques de planche comme Silly Girl Skateboard (2005), Hoopla Skateboards (2013), Meow Skateboards (2013), Girl is not a 4 Letter Word (2013). En termes de planche de skateboard, le matériel est le même que les hommes, ce sont notamment les designs et les politiques de sponsoring qui diffèrent. Aussi certaines de ces marques produisent aussi des vêtements de skateboard adaptés et taillés pour les femmes. Une bonne partie de ces marques n'existent actuellement

plus, étant des marques de niches, leur durée de vie est plus courte. Également elles mettent en avant qu'au vu de l'évolution de la place des femmes dans le skateboard, elles n'ont plus lieu d'exister.

Cependant pour certaines, ces différentes stratégies récemment mises en place afin d'intégrer les femmes dans le skateboard sont parfois interprétées comme des stratégies de « *checking boxes* » (Wheaton & Thorpe, 2018). Plus largement, les changements importants à l'égard des femmes dans le skateboard (équité des *prize money* dans certaines compétitions par exemple) sont perçus comme résultant de la pression d'instances supérieures (Fédérations Internationales et notamment CIO) ou ciblage par l'industrie afin d'étendre leur marché (Atencio, Beal & Wilson, 2009 ; Wheaton & Thorpe, 2018). Une dernière forme de création d'espace observable est les sessions *women/girls only*. Ces sessions réservées aux femmes et aux filles avec des initiations ou non semblent être apparues récemment depuis le début des années 2010 et sont de plus en plus présentes (Bäckström 2013; Fok et O'Connor 2021; Thorpe 2006). Ces espaces sont vus comme des lieux de soutien pour développer les compétences et la confiance des femmes dans leur pratique (Abulhawa 2020). Ce sont des lieux d'entrainement périphériques qui permettent d'attendre le niveau pour aller se confronter aux skateparks après. Les organisations de promotion du skateboard féminin ne se limitent pas aux pays occidentaux, des ONG comme Skateistan ont pour objectif de rendre le skateboard accessible aux filles en Afghanistan (Thorpe et Chawansky 2016, 2017). Ces ONG, en plus de rendre accessible une pratique dans des pays où elle est presque inexistante, cherchent à apporter aux jeunes filles, aux conditions de vie souvent difficiles, diverses ressources sociales, psychologiques et physiques.

Par rapport au féminisme, les différentes skateboardeuses notamment porteuses d'initiatives ne sont souvent pas identifiées comme féministe (Bäckström 2013; MacKay et Dallaire 2013). Cependant elles utilisent quand même des stratégies féministes pour faire évoluer les choses, comme la création d'espace ou même le séparatisme. On est beaucoup sur des méthodes du post-féministe (MacKay et Dallaire 2013) ou à l'intersection entre la deuxième et la troisième vague comme on peut le voir pour le cas de *Skirtboaders*. MacKay développe alors le terme de « *skatefeminism* » pour définir cet engagement que les skateboardeuses ont, qui peut être associé à une recherche de reconnaissance des skateboardeuses ni pour leur physique, ni pour leur carrière, mais pour leur participation (Fok et O'Connor 2021).

c) *Limites de ces initiatives*

Cependant, même si ces initiatives ont la possibilité de reconfigurer les relations de pouvoir, cela se passe dans certaines mesures. Comme pour le féminisme, une grande partie de ces *gender manoeuvring* s'inscrivent dans des stratégies de *for-women-by-women*. Ces stratégies prennent la forme de l'utilisation de « *diverses formes de production culturelle pour s'exprimer et explorer des identités non conformistes (le plus souvent) en dehors des marchés économiques* » (MacKay 2016). Cependant, MacKay met en avant que ce type d'initiative *for-women-by-women* libère les autres médias de la nécessité de représenter les femmes, puisqu'il existe des médias qui le font, ce qui peut alors renforcer la domination masculine en rendant les femmes encore plus invisibles dans ce type de médias. On a donc un impact limité des actions *for-women-by-women* (MacKay 2016). Toutes les actions amenant une philosophie de séparatisme sont limitées parce qu'elles ne contraignent pas le système à changer, mais au contraire, elles les déchargent d'autant plus de la nécessité de changer, parce que maintenant les espaces existent et ce n'est pas nécessaire d'intégrer les femmes puisqu'elles le sont ailleurs (Abulhawa 2020).

Abulhawa en 2020 met en avant l'inclusivité comme réponse à la limite qu'amène le séparatisme. Pour elle, c'est par la reconnaissance et l'utilisation de leurs privilèges que les personnes centrales de la culture peuvent aider l'entrée des autres dans leurs espaces. On est donc plus sur du séparatisme, mais sur de la stratégie mixte de création d'espace. Elle considère qu'il est nécessaire de créer des espaces d'inclusion et que ces espaces doivent notamment être mis en place ou soutenus par les dominants (Abulhawa, 2020).

III. Problématique

Ces dernières années, la place des femmes dans tout ce qui compose l'environnement du skateboard a beaucoup évolué. Que ce soit dans la considération et la reconnaissance dans leur pratique que dans l'accès qui leur est facilité. Un facteur qui a notamment accéléré ces évolutions est l'inclusion olympique. En effet, on se rend déjà compte qu'une grande partie des évolutions au niveau de l'industrie, des médias et des compétitions avoisinent les années 2016. En 2014, CIO met en place l'Agenda 2020 en le proclamant « feuille de route stratégique pour l'avenir du Mouvement olympique ». Il se compose de 40 recommandations dont la recommandation 11 qui porte spécifiquement sur la « *favorisation l'égalité des sexes* » (ci-dessous).

Document de référence

Recommandation 11

Favoriser l'égalité des sexes

Favoriser l'égalité des sexes :

1. Le CIO œuvrera avec les Fédérations Internationales afin de parvenir à une participation féminine de 50 % aux Jeux Olympiques et pour stimuler la participation des femmes et leur présence dans le sport en créant davantage d'occasions de participation aux Jeux Olympiques.
2. Le CIO encouragera l'inclusion d'épreuves par équipes mixtes.

L'intégration récente du skateboard implique le choix d'une fédération internationale reconnu par le CIO, les deux instances déjà existantes ont donc été en concurrence et ont tenté de démontrer alors leurs capacités à organiser la pratique sportive du skateboard tout en respectant les recommandations du CIO au travers de l'Agenda 2020, en l'occurrence sur les questions de genre (Wheaton et Thorpe 2018). Finalement, les deux institutions ont fusionné pour donner la World Skate qui est actuellement l'organisme international reconnu par le CIO et organisant les circuits qualificatifs pour les JO.

Également dans la nécessité de représenter leur pays, les Fédérations Nationales ont d'autant plus renforcé leur intérêt pour les skateboardeuses dans la détection ainsi que la prise en charge (le collectif féminin autour de 2013 et ses tournées). Nous pouvons penser que ces évolutions doublées des actions d'organisation comme la WSA ont fait prendre conscience à l'industrie et aux médias de la nécessité de représenter les femmes et d'un potentiel marché de niche.

Wheaton et Thorpe en 2018 questionnent donc la véritable intention derrière ces évolutions, prise de conscience ou stratégie marketing de « cochage de cases » (Wheaton et Thorpe 2018) ? Les questions liées à la féminisation des sports et notamment, dans le skateboard, au développement du skateboard féminin sont de plus en plus courantes en France. Même si on observe des évolutions de la pratique du skateboard par les femmes, comme le disent Atencio, Beal, McClain et Wright au début de leur chapitre dans *Women in action sport cultures : identity, politics and experience* de Thorpe et Olive en 2016, sur certains skateparks et les lieux de pratiques, elles sont encore rares, voire inexistantes. Cela amène donc à penser qu'il existe encore des freins à la pratique du skateboard par les femmes. Ces freins s'observent à différentes échelles et dans différents domaines.

Pour faire face aux freins et développer la pratique du skateboard par les femmes, des initiatives se sont peu à peu développées, comme on peut le voir dans l'ensemble de la littérature. Un certain nombre de chercheurs se sont intéressés à cette question au travers d'exemples précis et approfondis principalement en Amérique du Nord, mais aussi en Suède (Atencio et al. 2016; Bäckström 2013; Bäckström et Nairn 2018; Beal et Ebeling 2019; Beal et Wilson 2004; MacKay 2016; MacKay et Dallaire 2013). Du côté français, ces initiatives se sont multipliées depuis les années 2010 et d'autant plus ces dernières années après la crise sanitaire. Quand il y a encore quelques années, les évènements de skateboard féminin se comptaient sur les doigts de la main, maintenant, on peut en retrouver un dans presque chaque région. On peut observer en France un certain nombre d'initiatives variées, allant de regroupements de skateboardeuses jusqu'à la création de marques de skateboard féminin. Elles tentent de faire évoluer la place des femmes dans le skateboard de manières variées, avec des motivations et objectifs différents. Aucune étude ne semble cependant avoir été menée sur le territoire français. On va alors se demander :

Comment s'organisent les initiatives pour le développement du skateboard féminin en France ?

Le but n'est pas de faire un recensement exhaustif des initiatives, mais d'identifier de grandes catégories d'action qui se sont développées en France. Également, nous souhaitons avoir une vision critique sur ces initiatives en nous intéressant à leur impact, mais également à leurs limites. Finalement quelles sont les initiatives en France ? par qui sont-elles portées ? Quels sont les objectifs et motivations derrière ces actions ? Quels sont leurs impacts ? Mais aussi quelles sont leurs limites ? s'inscrivent-elles dans des courants féministes ? existe-t-il un enfermement dans les communautés féminines de skateboard ? Ces initiatives remettent-elles vraiment en question la domination masculine dans le skateboard ? ou créent-elles seulement

des espaces en marge du skateboard « masculin » ? observe-t-on une évolution de la place des femmes dans le skateboard ?

IV. Hypothèses

Pour cette étude de cas, nous partons avec quatre hypothèses de départ que nous tenterons d'éclairer au travers de cette étude.

H1 : Nous pensons retrouver l'ensemble des initiatives qui ont été observées dans la littérature internationale et qu'il existe en France une grande variété de formes d'initiatives.

H2 : Nous pensons que ces initiatives permettent de développer la pratique du skateboard pour les femmes et par les filles dans certaines mesures. Il n'est pas simple de remettre en question un système de domination masculine, pour que ces initiatives aient un impact, certaines conditions sont nécessaires.

H3 : Nous pensons qu'il n'y a pas d'organisation ou de structuration des initiatives à l'échelle nationale. Et que les initiatives pour le développement de la pratique du skateboard par les femmes sont inégales en fonction des régions.

H4 : Nous pensons qu'il existe une influence des courants féministes de plus en plus importante sur les initiatives actuelles. Avec l'émergence d'une quatrième vague de féminisme en France, on peut penser que de plus en plus d'initiatives auront une pensée féministe dans leur engagement.

V. Cadre théorique

Les évolutions sociales de cette dernière décennie influencent la place des femmes dans la société, dans le sport et dans les *action sports*. Seulement, malgré ces évolutions, comme déjà abordé, des freins à la pratique du sport par les femmes persistent (Barbusse 2016; Buscatto 2019; Vallet 2018). Afin d'avoir une idée du paysage d'initiatives pour le développement de la pratique du skateboard par les femmes et les filles en France, nous allons mobiliser les *gender studies* appliquées au sport, tout en gardant en tête que nous sommes dans un *action sport* avec d'importantes notions, déjà abordées dans l'état de l'art comme la culture, comme l'authenticité et la communauté (Atencio et al. 2009; Beal et Weidman 2003; Wheaton et Beal 2003). En effet, il est important de prendre en compte les spécificités du skateboard et plus généralement des *actions sports* dans cette étude de cas (Bennett et Lachowetz 2004; Donnelly 2006; Giannoulakis 2016; Rinehart et Sydnor 2003; Wheaton 2004).

Les questions de féminités et de la place des femmes ont toujours été présentes dans notre société. En France, beaucoup associent l'origine de la pensée féministe à Olympe de Gouges et sa *Déclaration des droits de la femme* publiée en 1791 en réponse à la Déclaration des droits de l'homme. Elle souligne alors le paradoxe de cette déclaration par rapport au statut de la femme à cette époque. Depuis, de nombreuses actions en faveur de l'égalité des femmes et des hommes ont été menées sous ce qu'on appelle maintenant le ou plutôt les mouvements féministes. Cette dernière décennie et notamment depuis les actions #metoo, une nouvelle forme de féminisme, que certains nomment la quatrième vague prend forme au travers d'un développement d'un féminisme en ligne et donc d'une transformation des pratiques militantes, mais aussi dans les revendications.

Les études scientifiques elles se sont intéressées aux femmes et notamment dans leur rapport aux hommes à partir des années 1960 aux États-Unis (Schwartz 2002). Dans une opposition avec les théories freudiennes sur la femme, qu'on peut lire dès les premières lignes de son abstract, Stoller développe en 1968 la notion de genre (Stoller 1968). À partir de là, la notion de distinction entre identité de genre et sexe est mise en avant et va apporter une nouvelle perspective quant à la place des femmes dans la société (Butler 1992; Connell 1987). Le genre est alors vu comme un système binaire socialement construit qui définit les "hommes" et les "femmes" comme deux catégories distinctes de personnes au travers du corps, des comportements, des traits de personnalité et des désirs associés à chaque catégorie (Butler, Fassin, et Kraus 2006). Schippers en 2007 définit le genre comme « *la manière dont l'arène*

reproductive qui comprend les structures corporelles et les processus de reproduction humaine organise la pratique à tous les niveaux de l'organisation sociale, des identités, aux rituels symboliques en passant par les institutions à grandes échelles » (Schippers 2007).

Dans le cadre des *women's studies*, un certain nombre de revues spécialisées, des programmes d'études, des programmes de recherches sont apparus (Arnaud 1985; Davisse, Louveau, et Fraisse 1998; Schippers 2002; Schwartz 2002). Ces différentes études mettent en avant la place sociale des femmes et notamment l'influence des stéréotypes sur leur comportement et position dans la société.

Au début tourné vers les femmes, ce champ d'études s'est élargi pour passer des *women's studies* aux *gender's studies* dans les années 1980. Ce champ plus large permettait d'étudier ces deux concepts entremêlés. Et surtout, cette nouvelle orientation permet de s'en éloigner du féminisme souvent considéré comme influençant les recherches qui ne seraient donc plus arbitraires. « *Pour certaines, l'abandon de la rubrique « femmes » équivaudrait à une quête de respectabilité où le mot ne viendrait plus discréditer la recherche aux yeux de ses détracteurs* » (Schwartz 2002).

Spécifiquement dans le sport, cette place a été grandement étudiée que ce soit historiquement, sociologiquement, psychologiquement, etc. comme nous l'avons développé dans l'état de l'art. Le milieu sportif de par son histoire et l'interdiction de pratique par les femmes à ses débuts a été un lieu privilégié d'exclusion (Anderson 1999; Booth 2001; Burton 2015; Cooky et al. 2013; Duncan 1990; Humphreys 1997; Mennesson 2004a, 2004b). Par la suite quand les femmes ont commencé à intégrer le milieu sportif, la dissociation entre sport masculin et féminin est apparu (Mennesson 2004b; Morgan 2019).

En 2002, Schippers dans une étude sur le genre dans le domaine de la musique hard rock alternative, développe le concept de *gender manoeuvring*, que nous avons déjà défini dans l'état de l'art. Pour aller plus loin, le concept de *gender manoeuvring* permet de penser les relations entre les genres comme activement négociées dans les interactions en face à face et les pratiques quotidiennes (Bäckström 2013; Schippers 2007). Ce concept va nous guider tout au long de l'étude de cas. Pour cette étude, nous allons nous centrer sur les *gender manoeuvring* formellement organisées, notamment les initiatives pour le skateboard féminin et non les comportements mis en place sur les skateparks ou autres lieux de pratique.

VI. Méthodologie

Pour cette étude de cas, nous avons utilisé une approche multiméthodique comprenant une analyse de médias préliminaire, des observations et des entretiens semi-directifs.
Ma position spéciale en tant que pratiquante, mais aussi de « créatrice » d'un évènement de skateboard féminin m'a permis d'avoir une crédibilité lors de l'approche des interviewées et interviewés et dans le déroulement des entretiens. Aux vues des thématiques abordées et de l'importance de l'authenticité dans la pratique du skateboard, ma position était nécessaire pour mener à bien cette étude. De plus, j'ai pu identifier plus rapidement les initiatives et me rapprocher d'une liste presque exhaustive des initiatives développées en France. Finalement, mon implication dans le sujet m'a également permis de mettre à profit mes connaissances et mon expérience pour cette étude de cas, prenons l'exemple d'initiatives qui ont totalement disparu que j'ai pu connaître dans ma pratique. Par exemple, Badass était une marque de skateboard féminin entre 2017 et 2019 approximativement, il est presque impossible actuellement de trouver des informations dessus, voir même de la trouver tout court, pour parler de cette marque (qui était la première marque de skateboard féminin en France), il a été nécessaire que je mobilise mon expérience personnelle et mes souvenirs. Également consciente des biais que cela pouvait impliquer, j'ai pu m'adapter et mettre en place une distance par rapport au sujet me permettant de mener à bien cette étude.

L'analyse de média s'est faite principalement à partir de données en ligne au travers de sites internet/blog, d'articles de presse et sur les réseaux sociaux. Elle a notamment permis de contextualiser les données et d'identifier les différentes initiatives ou *gender manoeuvring* mis en place sur le territoire métropolitain. Grâce à l'analyse des médias, nous avons pu identifier et avoir des informations sur les initiatives auprès desquelles nous n'avons pas obtenu d'entretiens.

Par la suite, nous avons contacté les différents auteurs et autrices identifiés afin de réaliser des entretiens semi-directifs. Une vingtaine de personnes ont été contactées pour réaliser les entretiens. Ce sont finalement 10 entretiens qui ont pu être réalisés. La durée moyenne étant de 58min (29min minimum et 1h58 maximum). L'objectif des entretiens était d'identifier les formes d'initiatives, leur origine et leurs effets ainsi que la perception de la place des skateboardeuses dans le milieu de pratique par les actrices et acteurs.

Des observations ont aussi pu être mises en place sur trois différents évènements pour le skateboard féminin et une session *only girls*. Les évènements étaient principalement des évènements « locaux » pour le développement de la pratique ou pour se rassembler. Cette année, il semble y avoir eu seulement deux évènements de skateboard féminin avec du prize money en France : la Chica Sess au skatepark de Grenoble et le Board'elle Festival au Hangar Darwin de Bordeaux.

VII. Étude de cas

A. Résultats

Au travers des analyses de contenus, des observations et des entretiens, un certain nombre de *gender manoeuvring* ont émergé. On observe notamment une grande forme de diversité dans les méthodes et initiatives utilisées. Dans cette partie, nous exposerons les différentes formes que prennent ces *gender manoeuvring* en France. Nous les répartirons en grands objectifs principaux. Nous avons identifié trois buts communs derrière ces initiatives. Tout d'abord, le premier objectif à émerger et qui est le plus souvent présent est de rendre la pratique du skateboard accessible aux filles et aux femmes. Ensuite, les regroupements de skateboardeuses sont un objectif important. Les regroupements peuvent prendre différentes formes comme nous allons le montrer par la suite. Finalement, nous retrouvons la reconnaissance et la représentation des skateboardeuses, qui sont deux notions liées comme nous l'exposerons.

1. Accessibilité de la pratique aux femmes et filles

L'objectif derrière ces *gender manoeuvring* le plus rependu sur le territoire français semble être de rendre la pratique plus accessible aux femmes. Différents types d'initiative permettent d'atteindre cet objectif.

On retrouve en grande majorité les **sessions *only girls*** qui peuvent prendre la forme de « privatisations » d'espaces pour que les femmes puissent pratiquer et/ou découvrir le skateboard.

> L'idée, c'était bah finalement, de se donner rendez-vous et d'aller skater ensemble. (Sophie, Realaxe association)

> Ça fait maintenant deux ans que je suis dans l'association du skatepark, mais c'est l'été dernier qu'on a ouvert les Lev'elle up session le dimanche soir. Donc ce n'est pas une association ; l'association, c'est le skatepark du Hangar Darwin. Et on a juste créé et ouvert une session tous les dimanches soir pour que les débutantes et filles puissent venir skater sans qu'il y ait trop de monde, sans qu'il y ait trop de niveaux aussi pour qu'elle puisse se sentir à l'aise. (Georgina, Lev'elle up session Hangar Darwin)

En effet, comme nous l'avons montré dans l'introduction, les femmes ont souvent du mal à trouver leur place sur un skatepark notamment du fait des différentes formes d'exclusion et de sexisme qu'on retrouve dans ces espaces de pratique.

> Quand quelqu'un que tu ne connais pas arrive sur ton spot, tu te demandes tout de suite ce qu'il vaut. C'est idiot, mais c'est comme ça. Et nous, en tant que femmes, on a encore plus ce poids sur les épaules. On a des témoignages de filles qui se sont fait jeter juste parce que c'était des filles… (Sophie, À propos skate mag[20])

Le but est alors de donner un espace bienveillant, rassurant et motivant pour que les filles et les femmes puissent se sentir libres de pratiquer ou essayer le skateboard. Ce type de session est d'abord apparu au milieu des années 2010 en France et principalement dans les skateparks *indoor* qui pouvaient privatiser l'espace de pratique au travers de créneaux spécifiques. Avant ça, les skateparks *indoor* adaptaient déjà les tarifs pour motiver la pratique féminine ; souvent sous forme d'accès gratuit sur certains créneaux (Skatepark de Darwin, Bordeaux) ou sur l'ensemble de l'année (Skatepark de Grenoble).

> Le skatepark avait déjà pris depuis, je sais pas, je pense quelques années, l'initiative de faire tous les jeudis soir gratuits pour les[21] inciter à venir et je me souviens que, quand moi j'ai commencé, ben je venais aussi le jeudi parce que c'était gratos. (Georgina, Lev'elle up session Hangar Darwin)

Les sessions *only girls* sont arrivées par la suite en partie inspirées de ce qui était fait en Europe et en Amérique du Nord dans les skateparks *indoor* (comme les Vans park ou au Berrics) avec les Girls session qui sont apparus à la fin des années 2000. Ces créneaux dans un premier temps réservés aux femmes et filles commencent à repenser plus largement leur philosophie en lien avec les évolutions sociales liées aux minorités de genre. Les sessions *only girls* du skatepark de Grenoble sont maintenant explicitement en « *mixité choisie sans mecs cis* ». Par cela, ils entendent réserver l'accès à ces créneaux pour « *les femmes (cis et trans), les personnes trans et non-binaires, les personnes intersexes* ». Ils veulent, par cette décision, « *donner un espace à tous les genres qu'ils considèrent comme sous-représentés dans les skateparks* ».

Au cours des

[20] http://www.aproposskatemag.com/a-propos-de-realaxe-asso-de-fillesfemmes/
[21] Les femmes

entretiens, on se rend compte que la demande vient principalement des clubs. La majorité des skateboardeuses, prenant part à ces initiatives que nous avons interviewées, disent ne pas avoir ressenti ce besoin personnellement. Elles pratiquent avec des hommes et ne se sentent pas freinées dans leur pratique. Ce n'est pas qu'elles ne se rendent pas compte du sexisme, mais plus que cela ne les a jamais limités dans leur pratique ; elles ne se sont jamais remises en question dans leur pratique parce qu'elles étaient des femmes. Cependant, avec les différents retours et lors des sessions, elles se rendent compte qu'un certain nombre de femmes ont besoin de ces initiatives pour débuter et s'épanouir dans la pratique.

> En fait, les filles ont peur. Moi je m'en rendais pas compte personnellement, je m'en rendais pas forcément compte parce que moi si jamais je tenais pas les Lev'elle up session, j'irai pas parce que j'ai pas besoin de ça […] je sais pas moi, j'ai mes copains du skate alors je préfère skater avec eux, mais vu qu'ils peuvent pas venir au Lev'elle up session, je préfère aller skater avec eux quoi. […], mais c'est vrai que la majorité en ont besoin, mais c'est vrai qu'il y a quelques exceptions comme moi ou d'autres filles que je connais qui ne viennent pas. (Georgina, Lev'elle up session Hangar Darwin)

> À la fin des évènements, il y avait beaucoup de filles qui venaient nous voir et qui nous disaient « ben merci de faire ces évènements, juste pour nous quoi. Et de faire ce que vous faites pour les filles parce qu'on en a réellement besoin, quoi. » Et c'est là qu'on s'est rendu compte qu'il y avait une réelle demande. Moi, je n'avais pas vraiment senti parce que j'ai toujours skaté ou des garçons, je me suis jamais posé la question, en surf pareil. Mais il y a certaines filles qui ont besoin d'être avec des filles. (Lucie, association Skate'her)

Pour accompagner l'accessibilité du skateboard aux femmes, des **évènements de découverte** du skateboard sont aussi créés. Souvent, les évènements de skateboard féminin ont des objectifs multiples ; ils permettent de faire découvrir le skateboard au travers d'initiations réservées au public féminin, ils donnent un lieu et un moment au skateboardeuses pour se regrouper et ils mettent en avant les skateboardeuses en leur permettant de gagner des *prize money* convenables et des lots adaptés.

Ce qui est mis en place dans le but de rendre la pratique du skateboard accessible est les initiations. Certaines sont faites avec des femmes comme encadrantes. Seulement, comme il existe encore très peu de femmes formées pour faire des initiations (avec un Brevet d'Initiateur

Fédéral, dont les formations sont proposées par la FFRS), des moniteurs prennent généralement en charge ces temps.

> Déjà trouvé un moniteur, c'est chaud, alors en plus tu vois une monitrice c'est ouais, c'est carrément chaud. […] Mais oui, oui, c'est sûr que si on pouvait avoir une monitrice, moi je la prends volontier. […] Mais oui, je pense qu'elles se sont peut-être posées de la question de faire un groupe 100% filles avec un prof, moi je me la suis posée en tout cas, ouais. Mais bon, pas trop de solutions quoi, tu te la poses la question, mais... (Caroline, Mo skate club)

L'association du skatepark de Grenoble s'est retrouvée face à ce problème cette année. Ils avaient pour ambition de faire un évènement en non-mixité choisie, donc sans hommes cis. Seulement au cours de l'organisation, ils se sont rendu compte qu'il était compliqué de trouver des monitrices et des juges pour leur évènement. Dans le cadre du contest, ils se sont alors demandé s'il valait mieux avoir des juges femmes non formées et sans expériences ou avoir des juges hommes cis.

Les **initiations** ont lieu dans un espace sécurisé, rassurant et bienveillant en étant accompagné et équipé (des skateboards sont souvent prêtés, mais aussi protections). L'association de Chamonix a mis en place une journée skate pour un public encore plus spécifique, les femmes adultes :

> Le Mo Skate Club offre l'opportunité à toutes les filles des années 80, 90 et 2000 qui n'ont jamais osé pratiquer et qui regardaient les garçons au skatepark d'enfin s'initier au skate et de participer à un challenge. (Site web Mo Skate Club)

Cette initiative est une des seules du genre que nous avons pu observer. Généralement, les évènements de découverte du skateboard féminin sont tournés vers un public jeune. Cet évènement a également permis l'initiation à la pratique pour des femmes qui sont maintenant inscrites aux cours pour adultes du club qui ont lieu les vendredis midi. Cet évènement a aussi été le moyen de regrouper les skateboardeuses de la région qui se sont même amusées autour d'un challenge.

Le dernier moyen de promouvoir le skateboard féminin passe par la **création d'association**. Il en existe, à notre connaissance, actuellement deux en France.

La première, *Realaxe*, est basée sur Paris. Elle cherche notamment à promouvoir le skateboard au quotidien au travers des différents dispositifs qu'ils ont mis en place. Cette association propose trois types d'activités : des cours hebdomadaires, des *Realaxe Girl Session* mensuelles et des évènements « culturels et ludiques ».

La deuxième, *Skate'her* a été créée à la demande du skatepark de Biarritz qui souhaitait promouvoir le skateboard féminin dans le Sud-Ouest. La mission première de cette association était donc de développer la pratique au féminin au travers de cours, d'initiations ou de *free* session (qu'on pourrait associer à des *girls* sessions). En avançant dans leur projet, ils se sont rendu compte que ce qui les motivait vraiment c'était d'aller à la rencontre des skateboardeuses, de participer à des évènements et donc surtout de s'ouvrir sur la France voir l'Europe.

> Nous, au début, on se disait notre axe principal, c'était les cours et les évènements. Du coup ici, on a pas de structure et de toit, c'est dur. Du coup on s'est pas mal focus sur les évènements. […] Quand on a commencé, on a organisé des free session, c'est ça, on vient, on skate. […] peu importe ce qui se

> passe, on est là, on y va, on filme, on a pas mal ce truc d'accueillir sur le spot « tu veux un conseil ? ». Ça fait pas vraiment un cours, mais le fait juste d'aller filmer, d'aller chercher un trick, ça fait le lien. (Gaëtan, Skate'her)

Au final, cette association qui avait pour axe de départ de rendre accessible la pratique du skateboard aux femmes s'est ouvert vers d'autres objectifs comme l'organisation d'évènement pour rassembler les skateboardeuses de toute la France et d'aller à leur rencontre.

2. Regroupements

Nous allons maintenant nous intéresser aux *gender manoeuvring* ayant pour but de regrouper les skateboardeuses. Un certain nombre de formes différentes de regroupement existent au travers du skateboard français. La forme la plus répandue est le regroupement au travers **d'évènements féminins**.

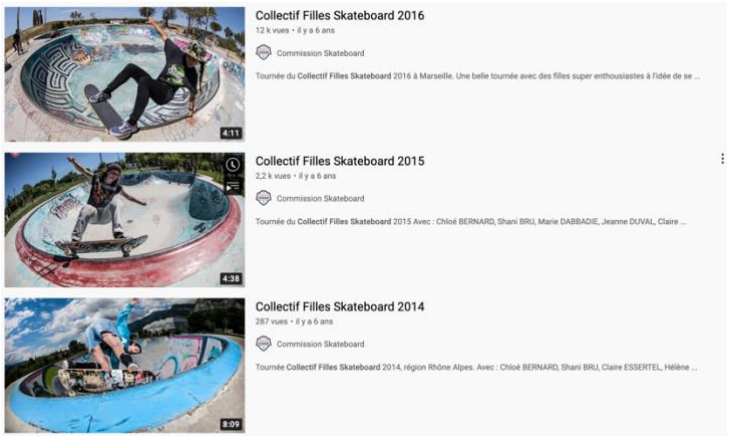
> On a passé un week-end ensemble et à partir de là du coup on est devenu amies et c'est un peu le, bah, c'est le début de ensuite, ce qui est devenu le Poseuse Crew. […] Donc le Poseuse Crew, c'était moi, Lisa Jacob, Claire Essertel, Mathilde Bouvet, Pasqualini Pouzolles et Juliana Marino, qui elle était, donc elle était en Allemagne et elle en a rencontré un peu plus tard sur un contest. […] Et puis on a décidé donc de créer un peu un *crew* quoi. Il y avait pas, il y avait pas d'autres crews féminins, en tout cas à l'époque. (Claire A.)

Comme nous pouvons le comprendre au travers de cette citation, les *contests* de skateboard sont perçus, au-delà de la participation à une compétition, comme des moyens aux skateboardeuses de se retrouver et de partager un moment de ride et de fun ensemble. Le *Poseuz Crew*, un des premiers et seul *crew* de skateboard vraiment médiatisés en France étaient composé de skateboardeuses qui venaient de part et d'autre de la France. Les championnats nationaux et autres *contests* nationaux ou européens étaient alors pour elles un moyen de se retrouver.

Pour aller plus loin sur le *Poseuz Crew*, c'est un **groupe de skateboardeuses** qui s'est formé dans le début des années 2000 qui s'appuyait sur un blog et un forum. Le *crew* était composé de cinq filles. Elles se retrouvaient en contest, produisaient des contenus, faisaient des *skate trips*. Des tentatives ont émergé comme le *WAAE Crew* à Bordeaux qui a été créé en 2018 au cours d'un *skate trip*. L'Instagram n'est plus actif depuis octobre 2019, on peut alors penser que le covid a joué dans l'arrêt du *crew*, également certaines des skateboardeuses ont déménagé. En

dehors de cet exemple, aucun *crew* n'est ressorti de l'analyse des contenues ou des entretiens. Il est cependant nécessaire de nuancer, plus qu'un *crew*, on observe qu'il y a des communautés qui se créent sans spécialement se médiatiser, des « copines du skateboard ». Ces groupes sont assez informels et confidentiels, c'est au travers des comptes privés des skateboardeuses qu'on se rend compte qu'elles pratiquent toujours avec les mêmes skateboardeuses. On peut prendre l'exemple d'une communauté de skateboardeuses françaises regroupant une bonne dizaine de femmes autour de la trentaine qui ont commencé le skateboard il y a une dizaine d'années et qui ont créé de vrais liens au point qu'une partie habite maintenant dans les Landes. Même si elles ne s'affichent pas comme un « *crew* » de skateboard en ne médiatisant pas leur pratique et ne se définissant pas comme tel. Il est important de les aborder en tant que groupe social qui montre que sans forcément s'identifier comme un *crew*, des femmes se sont rassemblées et skatent ensemble. On peut donc supposer que cette forme de regroupement existe en France, mais qu'il est difficile de connaître son ampleur et de savoir si c'est un comportement répandu ou si le cas des Landaises est une exception.

Le ***skate trip*** est une autre pratique répandue dans l'univers du skateboard. Le *skate trip* est un voyage dont le but principal est de skater. Il est assez lié au *crew* puisque c'est celui-là même qui va partir à la recherche des spots à l'autre bout du monde. Cette pratique est très peu observée chez les skateboardeuses, de manière collective. Il existe cependant quelque *skate trip* organisé de femmes qui ont été médiatisés. Déjà, on retrouve ceux du *Poseuz Crew*, par la suite, les seules vidéos de *skate trip* sont celles du Collectif Filles de la CNS, ancienne Équipe de France féminine. À partir de 2013, la CNS organisait une tournée de ses meilleures rideuses qui peut s'apparenter à un skate trip. Marion Desquenne en a organisé un dans le but de filmer du contenu pour son reportage *Bande de skateuses*. En dehors de ces tournées, aucun *skate trip* féminin ne semble avoir été filmé et médiatisé ces dernières années.



Les **associations de skateboard féminin** ont aussi pour objectif de rassembler les skateboardeuses. Un des premiers objectifs de *Realaxe* était de rassembler les skateboardeuses parisiennes, voire françaises, pour pratiquer de façon collective. Ces associations avaient deux

missions premières différentes à l'origine, *Skate'her* était plus tourner vers le développement du skateboard féminin et *Realaxe* vers le regroupement de skateboardeuses.

> Bah le tout début, c'était de créer un évènement pour que les filles se retrouvent, un évènement sur tout un week-end qui rassemble bah le côté fun du skate, le côté artistique, le côté bien-être avec la copine qui faisait du yoga et puis soirée aussi. (Sophie, Realaxe association)

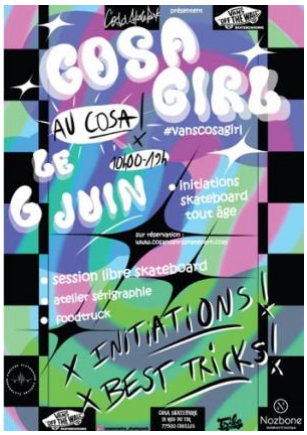
Il semble qu'une dynamique similaire soit rechercher par le collectif de skateboardeuses de l'association *Skate'her* qui essaye sans forcément se mettre en collaboration dans l'organisation d'être présent sur les évènements de skateboard féminin organisé ailleurs qu'en France.

> Le but c'est de bouger de partout et d'aller rencontrer les filles partout sur des évènements partout en France et partout en Europe. (Gaëtan, Skate'her)

Au regard de leur évolution, on peut même dire que leurs missions principales se sont inversées. Maintenant *Realaxe* est une association en charge de 4 créneaux de 2h de cours par semaine, en dehors de ça, l'association organise des *Realaxe Girls Session* une fois par mois sur un skatepark de l'agglomération parisienne, des stages de skateboard pendant les vacances et des petits contests locaux. À l'inverse, l'évolution de *Skate'her* est plus vers la participation et la création d'évènements de skateboard, de regroupement de skateboardeuses dans toute la France, même si leur positionnement géographique est principalement dans le Sud-Ouest.

> On veut pas dire voilà c'est Skate'her Biarritz. On est juste là. Nous, on a vraiment envie de faire du lien avec tout ce qui se passe en France. (Gaëtan, Skate'her)

Finalement, comme nous l'avons déjà bien abordé, les évènements sont des moyens de regrouper les skateboardeuses. Comme le *Poseuz Crew*, pour un certain nombre de skateboardeuses françaises, les évènements (pas forcément féminins) sont des moyens de se retrouver, la communauté de skateboardeuses étant encore restreinte et répartie sur l'ensemble du territoire, ces moments sont importants pour les pratiquantes. Des évènements féminins sans prize money paraissant être des petits évènements locaux pouvant ramener des skateboardeuses des quatre coins de la France, comme le *Cosa Girl* à Paris, les *Clumpsy Skate Jam* ou les premières éditions de la *Chica Sess*. Sur ces évènements, les skateboardeuses ne se déplacent donc pas pour les contests en eux-mêmes. Finalement même si des contests ont lieux, c'est dans une ambiance bienveillante et de partage plutôt qu'une ambiance de compétition.



3. Reconnaissance et représentation des skateboardeuses

Comme cela a été développé dans l'état de l'art, les skateboardeuses rencontrer des difficultés de reconnaissance de leur niveau de pratique qui est régulièrement comparé à celui des hommes et qui est souvent dévalorisé par rapport à celui-là.

> Il y en a ils parlent souvent du niveau de skate, « ouais les filles, elles sont moins fortes et tout ». Ben en même temps, on les a jamais mis en avant donc si tu veux pas les faire briller un peu… le skate y a 30 ans, il a 40 ans dans les années 80 là, tout le monde sautait des trottoirs et tout le monde trouvait ça dingue. Donc, les filles ça commence quelque part, faut bien accepter qu'on est là. (Gaëtan, Skat'her)

Cette dévalorisation et comparaison du niveau des femmes par rapport à celui des hommes amènent à une faible couverture médiatique et un faible soutien des marques.

> Gaëtan : Des fois on entend des trucs avec Lucie ; où les filles, elles ont pas leurs tricks dans la vidéo parce que dans le reste de la vidéo c'est pas assez fancy, tu vois ?
>
> Lucie : Ouais, ouais, quand on va sur un spot en tour de skate et on entend que ben « du coup les filles mettent 1000 ans à replaquer un trick », que « c'est pas comme les mecs ». Les mecs ils arrivent en 10 min, ils replaquent tout.
>
> Gaëtan : Alors que moi le premier, je mets 1h, tu vois, des fois à rentrer un trick. Donc on va rentrer dans ce truc de guerre garçon fille, alors c'est la même chose pour tout le monde. (Gaëtan et Lucie, Skat'her)

C’est ce qui amène les skateboardeuses à mettre en place des stratégies de *for-women-by-women*, dans le but de donner un espace de reconnaissance et de représentativité.
Les évènements mixtes ayant encore du mal à reconnaître et laisser une place des skateboardeuses que ce soit au travers de catégories différentes ou même de prix égaux, les femmes se déplacent rarement sur des évènements mixtes. Ce qui amène un peu un cercle vicieux. Les organisateurs ne mettent pas en place de catégories ou alors des *prize money* inférieurs pour les femmes, pour ces raisons, elles ne se sentent pas invitées à venir, donc elles ne se déplacent pas. Et vu qu’il y a des contests où il n’y a pas ou peu de skateboardeuses, les organisateurs ne veulent pas faire des catégorie et prix égaux.

> Non, non, bah, j'étais la seule en fait, ou peut-être des fois deux. Mais donc non, y'avait pas de catégorie. Je gagnais toujours des trucs en 42, XL, ouais, les trucs qu'ils savaient pas à qui donnait en fait. Mais bon, au moins déjà ça leur posait question en se disant « tiens merde, y'a une fille en fait ». Mais bon après ça a pas non plus ouvert tout de suite des catégories filles dans les contests quoi. Il a fallu plus de temps, plus de plus de filles qui s'y mettent. C'est arrivé pouh, je sais pas peut-être 6 ans, 5-6 ans après. (Claire E.)

> Et en fait les lots qu'on a gagnés par rapport aux lots des mecs… alors le premier mec a gagné une board et des shoes, avec roulement et tout ça, voilà, presque une board complète quoi, le deuxième pareil une board, t-shirt, casquette... voilà. Et nous, donc la première, elle a gagné, moi j'étais deuxième, la première elle a gagné roues, roulements, t-shirt trop moche, casquette trop moche avec des fleurs, des cœurs, des trucs je sais pas quoi, fin bref. Moi j'ai gagné roulements, t-shirts, casquettes et la dernière elle a gagné juste un t-shirt et une casquette. C'est trop nul, on était « mais ok, nous, on est là pour des boards, des chaussures ». Et en fait le boss nous a expliqué que board c'était parce qu'ils en avaient pas assez nia nia. Mais les chaussures c'est parce qu'en fait y'avait pas notre taille, ils avaient du 40-42. Nous qui on fait du 36, il y avait pas, c'est triste. (Gwendolinn, Mag de Zine)

Ces différents constats ont amené certaines femmes à organiser des ***contests* réserver pour les skateboardeuses avec des prix importants, adaptés et valorisants** comme on peut le retrouver dans les contests de skateboard. Ces *contests* permettent de mettre en avant une prise de considération qui n’est pas encore présente sur tous les évènements.

Lucie : Mais c'était sympa, mais c'est tout ce que tu sens que ben ils mettent pas le paquet pour la partie fille quoi. Alors que le contest des mecs t'as le haut-parleur, la musique enfin tu vois, ils sont au taquet et dès que c'est nous « ouais, dimanche, le matin quand y a personne ».

Gaëtan : Comme ça, les mecs débarquent avec lunettes de soleil et tout, les meufs elles faisaient des *tricks*. À un moment, je leur ai dit « oh vous faites quoi ? » « Genre j'ai la gueule de bois », « taper des mains, faites un truc, ça va vous réveiller quoi ». Même pas un mégaphone, on a même pas de son, on a dû prendre une enceinte à un mec et mettre du son en Bluetooth. Et t'sais des fois, tu trouves, enfin, t'es là en train de gueuler on dirait la foire au jambon alors que toi tu veux faire ta prestation comme il se doit, tu vois ? (Skate'her)

Quand on s'intéresse à l'histoire des évènements de skateboard féminin en France, les premiers ont eu lieu au début des années 2000, organisés par la marque Gallaz dans le Sud-Ouest. Ces évènements ont eu lieu pendant trois, quatre ans et ont permis aux skateboardeuses françaises, notamment celles du *Poseuz Crew*, de se rencontrer. La marque faisait même venir ses rideuses australiennes et américaines pour des démonstrations.

Bah il y a eu le contest Gallaz, si, 2001. Donc ça, c'était la première compète féminine en France, qui a eu lieu à Seignosse. Parce que du coup il y a la marque Gallaz qui s'était montée et qui avait un team de filles du coup. Donc un team de ricaines, surtout, australienne aussi. C'était Globe qui avait monté cette marque. Ouais bah y'avait Vanessa Thorez, Jimmy Reyes, donc, c'était des filles qui étaient dans team à l'époque. […] Voilà, voilà, il y a eu le chicks on wheels donc il y a eu les contests, le Gallaz, y avait à Albi aussi, il y a eu Betty Jam. Donc il y a toujours, il y a eu des petits trucs comme ça. Mais c'était sporadique quoi. (Claire E.)

Comme on le voit au travers de cette citation, par la suite d'autres évènements se sont montés dans les années 2000, mais c'était assez sporadique. Au milieu des années 2010, la dynamique est devenue de plus en plus importante avec des évènements d'ampleurs variées aux quatre coins de la France. En 2013, l'association du skatepark de Grenoble organise le *Calamity Jam Festival* qui était un week-end pendant lequel ils ont organisé des contests de BMX, roller et skateboard. L'année suivante, Lisa-Marie Byeol a organisé la première édition du *Chick on Wheels*, un contest « *100% féminin* » à Toulouse. Par la suite d'autres évènements ont été créés

par des associations de skateboard (*Queen of Dogtown* à Avignon, *Chica Sess* à Grenoble, la *Cosa girl* à Chelles…).

Autres initiatives développées en France pour une plus grande reconnaissance des skateboardeuses, les premières **marques féminines** remontent aux années 2000. *Globe*, marque australienne de chaussures de surf et skateboard créé en 1994, développement alors une sous-marque de chaussures de skateboard pour femmes ; *Gallaz* qui était alors une innovation pour l'époque. Alors qu'à cette période, les stratégies marketing pour le public féminin dans l'industrie du skateboard étaient notamment tournées vers de la fashion.

> Toutes ces années-là en fait l'industrie, il y avait quand même une grosse dépense d'énergie et de moyens sur le marketing destiné envers les filles, mais c'était vraiment comme je te disais pour vendre de la fashion aux filles, mais pas aux pratiquantes c'est-à-dire qu'on vendait pas du technique on vendait pas de la pratique pure et dure, on vendait du rêve. […] ces filles-là[22] elles représentaient vraiment très très peu de pratiquantes ou très peu de clients potentiels donc l'investissement n'en valait pas la chandelle ; (Greg P.)

Cette marque n'était donc pas une initiative française, mais elle a eu un impact dans la reconnaissance des skateboardeuses françaises. Comme nous l'avons mentionné juste avant, cette marque a organisé les premiers *contests* féminins sur le territoire français. Elle supportait également des skateboardeuses françaises au travers de sponsoring et en leur permettant de participer à des contests européens.

> Donc moi j'étais sponso *Gallaz* à partir de, assez rapidement, je dirais justement après le contest et tout ça. Début 2000. […] Enfin, tu sais, c'était flow[23]. Enfin, c'était pas. Mais c'était cool quoi, tu vois. On avait évidemment des trucs. Et puis si ils ont quand même payé deux trois fois, ils m'ont aidé pour tu vois un hôtel ou un vol d'avion ou quoi. (Claire A.)

Gallaz n'a malheureusement durée que quelques années du fait du manque de pratiquantes qui faisait que *Globe* n'avait pas d'utilité à faire des chaussures de skateboard pour le peu de femmes qui pratiquaient à l'époque. Malgré l'arrêt de la marque, *Globe* à continuer de

[22] Les skateboardeuses
[23] Flow Team : équipe de personnes sponsorisées par une marque mais qui ne sont pas professionnels et n'ont pas de salaire de la part de la marque. En général, ces skateboardeur.euse.s reçoivent du matériel et sont des fois défrayer pour aller sur des contests.

sponsoriser les skateboardeuses qui étaient dans son *team*, au final même si la marque n'a pas tenu, elle a permis de changer le milieu.

> Elle (Sophie Berthollet) dénonce aussi « la difficulté à se chausser ». À Décathlon par exemple, la gamme adulte débute au 39… « À partir de cette année (2021), elle démarrera au 35 ou 36, indique Arthur Croisey, responsable communication de Décathlon skateboarding. De la même façon, on imagine des planches moins genrées. » [24]

Ce manque de vêtements et matériels adaptés tant dans le design que dans la technique (en plus du manque de soutien des skateboardeuses par l'industrie) a motivé des femmes à créer leur marque de skateboard féminin. En France, nous avons recensé deux marques de skateboard féminin. La marque de skateboard *Badass* que nous avons déjà abordé était une marque créée en 2017. Cette marque s'identifiait comme la première marque de skateboard féminin en France, à l'image de marque comme *Silly skateboard* ou *Meow skateboard* aux États-Unis. Elle proposait principalement des planches, mais aussi des vêtements avec des coupes taillées pour les femmes. Une de ces ambitions était d'avoir un *team* de skateboardeuses 100% féminines. La marque a été arrêtée en 2018 ou 2019. Nous n'avons pas pu obtenir les raisons de l'arrêt puisque la porteuse du projet n'était pas disponible pour un entretien.

Actuellement, la seule marque de skateboard féminin en France est *Clumsy skateboard*, cette marque a été créée en 2021 par des skateboardeuses et artistes toulousaines pour « *donner une visibilité aux minorités à des personnes talentueuses du milieu souvent invisibilisé.e.s, par le biais de l'art et/ou du skate* »[25]. Également comme sa prédécesseuse, elle possède un *team* exclusivement féminin. Avec elles aussi, nous n'avons pas réussi à obtenir un entretien. Cette marque a maintenant plus d'un an, elles organisent et prennent part à des évènements dans la région toulousaine, nous ne savons cependant pas ou elle en est dans son développement et sa pérennité.

Par contre, contrairement à ce que *Gallaz* avait développé et *Vans* plus récemment (avec des moules spécifiquement pour les chaussures femmes), le matériel de ces marques et notamment les planches ne sont pas différents de celle qu'on trouve dans l'industrie du skateboard. En effet, les planches de skateboard des marques féminines ont toujours été faites comme toutes les

---

[24] https://www.ouest-france.fr/sport/skateboard-malgre-son-image-masculine-les-femmes-s-emparent-de-la-pratique-8bcc68f8-cf8e-11eb-a5ba-cd72dc787abd

[25] https://www.toulouscope.fr/shopping-toulousain/clumsy-marque-toulousaine-de-skate-et-de-vetements-feminins/

planches de skateboard du commerce et n'ont pas de particularités techniques. Une de nos interviewées qui va commencer une formation d'ébéniste aimerait cependant réfléchir à faire des planches plus légères, plus adaptées aux femmes.

> Et j'aimerais bien faire des skates, faire des shapes, faire des boards, ce qui serait bien c'est de faire des boards pour les meufs tu vois. J'aimerais bien combiner une marque de skate féminin et une association tu vois. Mixer le bois et le skate quoi. Afin de développer le skate féminin. […] Je vais faire des ateliers, apprendre à shaper une board et tout ça quoi. Et j'aimerai bien sponso des meufs, mais c'est encore un autre problème ça. […] tu skates du 8 comme tous les mecs, des fois c'est trop lourd. Du coup il faut que tu enlèves des plis. Y'a plein de trucs à faire pour ça. […] Avec notre petite force de jambes, qui fait qu'on galère à *poper*[26]. (Laura H.)

Quand on s'intéresse aux skateboardeuses françaises, on se rend compte qu'il y a une grande invisibilité dans tous les domaines : les magazines, les vidéos part, les réseaux sociaux.

> Encore une fois, ouais c'est vrai récent, à l'époque, j'ai aucun souvenir de quelqu'un dans Sugar, tu vois, ils auraient pu faire un effort quand même, il y avait quand même des filles tu vois ils pouvaient... (Claire A.)

Depuis l'arrivée des réseaux sociaux, on observe de nombreux **réseaux internationaux de partage de publications de skateboardeuses**. Les objectifs principaux de ce genre d'initiative sont de mettre en avant les skateboardeuses dans un pays ou dans le monde entier, mais aussi de les connecter entre elles.

En France, au fil des années, nous avons vu apparaître des comptes proposant ce genre de contenus, mais de façon très sporadique et sans pérennité. *Femiboard* est un exemple, cette page Instagram avait vraiment pour objectif de republier des vidéos et des photos de skateboardeuses françaises. Les personnes derrière cette initiative avaient même créé une identité au travers du nom et d'un logo. Seulement, un jour, le compte a arrêté d'être actif et a maintenant été supprimé d'Instagram. L'un des derniers réseaux actifs, créé en 2021 et comptabilisant plus de 3 000 followers, n'a pas publié de contenus depuis mars.

[26] Mouvement permettant de réaliser un ollie. Plus le *pop* est important et plus le *ollie* sera haut.

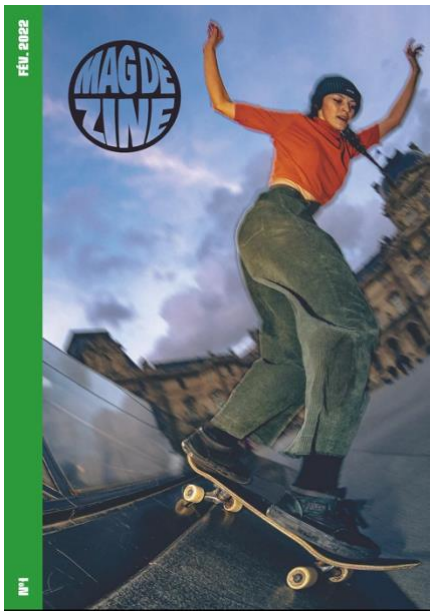
Du côté de la production d'images, que ce soit dans les vidéos *part* ou dans les magazines qui sont la base de la culture de communication du skateboard, les skateboardeuses ne sont que peu présentes.

Pour ce qui est des magazines, *Sugar* est le magazine de référence en France, l'un des seuls magazines de skateboard qui se vend chez les marchands de journaux et donc auquel le grand public peut avoir accès facilement. Sa première parution date des années 1997-1998 et c'est seulement au bout de 202 numéros, en 2020, qu'on retrouve en couverture une skateboardeuse.

> […] quand tu regardes les magazines nationaux c'est très très rare qui les photos de filles. *Sugar*, ils y sont allés un peu plus là. Dernièrement, il y a plus de filles que avant. Il y a eu Shani qui a fait la couv. Mais attends Shani, elle a fait une couv', il y a 6 mois peut-être. C'est la première fois en France qu'il y a une fille qui fait une couv', on est en 2020, quoi. Donc tu te dis qu'il y a un chemin vraiment du chemin à faire. Donc ça commence un peu à arriver, mais c'est quand même très très long quoi. (Claire E.)

Au final, même si on a des progrès, ils sont encore minimes et c'est encore une fois ce qui amène les skateboardeuses à produire leur propre média.

> Pendant un confinement j'étais chez mon copain et il a une collection de magazines de malades, gigantesques, tous les magazines américains, tous les magazines français. Et donc du coup bah on a tout sorti on a tout lu. Et en fait, j'ai juste remarqué qu'il y avait pas beaucoup de meufs. Et après je me suis dit « mais moi j'ai plein de potes qui sont trop bonnes, qui mériteraient trop d'être dans un magazine ». Après on est parti sur un débat de plusieurs jours « ah, mais non, mais elles sont pas aussi fortes que les mecs » et je lui dis « mais oui, mais si, il faut quand même les mettre » bon voilà. Et ça a fini par « en vrai pourquoi pas créer une moi-même un magazine » et le faire mettre les filles dans le mag. (Gwendolinn, Mag de Zine)



Mag de Zine est le **premier fanzine[27] de skateboard féminin** en France. Skateboardeuse depuis une dizaine d'années, Gwendolinn a baigné dans la culture de skateboard. Pour elle la presse papier est en train de se perdre alors qu'elle est une *part* importante de la culture de communication du skateboard. En feuilletant des magazines pendant le covid, le manque de représentation des skateboardeuses l'a marqué et est à l'origine de son envie de faire un fanzine de skateboard féminin. Elle a pour projet de continuer à faire ce fanzine, dont le prochain numéro déjà prévu sera une nouvelle fois sur la scène parisienne.

> […] là, j'ai centré sur Paris, donc un peu « paris centré » comme nous on aime bien faire à Paris, que des trucs qui parlent des Parisiens pour les Parisiens. Je pensais que ça allait être ça et du coup bah les gens autres que Paris n'allaient pas vouloir ce projet, mais en fait si que je pense c'est des meufs c'est nouveau et voilà quoi. (Gwendolinn, Mag de Zine)

La créatrice de ce fanzine a donc l'ambition de continuer et de s'ouvrir à l'ensemble du territoire pour ses prochains numéros.

> J'avais pensé à pourquoi pas faire des numéros un peu spéciaux par grandes métropoles […] et j'aimerais bien faire des, enfin, vraiment des focus par ville. Tu vas présenter l'assoc qui est là parce qu'il y a presque tout le temps une petite association de meufs en ce moment, ça commence à émerger. Je sais pas le skate shop, les skateuses qui sont là, l'ambiance, est-ce qu'il y a des évènements un peu tout ça là. […] c'est pour ça j'aimerais bien voyager ça serait mieux quand même mieux de rencontrer les gens, même les photographes qui sont sur place de les rencontrer. Même la ville parce que je connais pas toutes les villes de France, voilà les projets quand j'aurai fini mes études peut-être. (Gwendolinn, Mag de Zine)

Elle aimerait également associer une **vidéo *part*** pour lancer chaque numéro.

[27] « *Mot originaire de l'anglais issu d'une contraction de « fanatic magazine ». Il désigne une publication indépendante à diffusion limitée et à tirage amateur.* » (Source : Mag de Zine)

> J'ai un projet, là pour le deuxième numéro, qui va être de filmer des meufs de la région parisienne, vue que le deuxième numéro va être encore sur la région parisienne. Et si ça marche, si c'est cool, ça serait de faire ça pour chaque numéro, alors chaque fois j'amène des meufs de la région sur des spots bah de street ou de bowl et de faire une petite vidéo pour la sortie. (Gwendolinn, Mag de Zine)

Pour ce qui est des vidéos, à la même échelle que le magazine, voir maintenant encore plus avec le développement d'internet et des réseaux sociaux, les vidéos sont un espace de démonstration de la pratique du skateboard important. Il est encore rare de voir une femme dans une vidéo de skateboard qu'elles soient professionnelles ou amatrices.

> Elles ont moins le truc de la culture de la documentation que j'ai l'impression que les mecs vont avoir, comme ils ont commencé petits, je sais pas il y avait plus ce truc de dès que tu fais un trick tu prends en vidéo, faut partager […] c'est cool de faire des projets ou des vidéos plus longs. […] C'est vrai après je comprends l'argument du niveau, mais je pense que ça devrait pas bloquer parce que parfois tu vois des vidéos avec un niveau un peu plus faible et c'est pas des meufs qui l'ont faite, c'est quand même des mecs qui sont dessus. (Gwendolinn, Mag de Zine)

Cette raison est à l'origine des **projets vidéo** de Gwendolinn. Elle a pour projet de produire une vidéo en parallèle de ses prochains fanzines. Elle espère faire découvrir et motiver les skateboardeuses à filmer leurs propres contenus. Effectivement, la production de vidéo féminine n'est pas une pratique répandue en France. Les seules qu'on peut citer sont celles du *Poseuz Crew* ou du Collectif Fille de la CNS. Nous avons déjà pu observer des tentatives de skateboardeuses qui se mettaient à filmer, notamment une connaissance personnelle qui était équipée d'une caméra et filmait lors des sessions, mais ses *filmings* n'ont jamais abouti à la production de véritables vidéos part.

Un autre contenu vidéo qu'il est important de citer est le reportage « *Bande de skateuses* » de Marion Desquenne. Dès 2015, Marion avait commencé à écrire de projet contenant du skateboard féminin. Elle n'a finalement pas réussi à le vendre, « *c'était trop tôt* ». Et c'est après son projet sur le skateboard aux JO qu'elle retente d'écrire un projet sur le skateboard féminin.

> Et puis je m'étais rendu compte […] que les gens, ils étaient là « ah bon, mais le skate, ça va au JO ? » « Ah bon, mais il y a des filles qui skate ? », tu vois, c'était la 2e réflexion, c'était ça, c'était « Ah merde, y'a des filles qui skatent en plus » et tu vois, les gens étaient encore plus surpris que des filles skatent. Alors là, ils ont été séchés. Et donc je me dis, bah là il y a une chance de raconter […] (Marion, reportage Bandes de Skateuses)

Elle s'est donc lancée dans un projet faisant suite à son reportage sur les JO, mais centré sur le skateboard féminin. Canal + a acheté le projet en lui demandant un film de lifestyle plus que sportif et centré sur les JO. Il lui est alors venu l'idée de retracer le skateboard féminin français sur différentes générations (en l'occurrence trois, celles qui ont commencé dans les années 2000, celles qui ont commencé dans les années 2010, et celle qui ont commencé dans les années 2020) de skateboardeuses. Elle a également organisé un *skate trip* et montré comment les skateboardeuses de l'équipe de France vivaient les compétitions et notamment les JO. Son documentaire permet de voir différentes facettes, compétition, mais aussi loisir, qui composent le skateboard en France actuellement, sous l'angle du skateboard féminin.

Finalement, ce dont on se rend compte au cours de tous ces entretiens, c'est qu'au-delà de la représentativité, c'est le manque de contenu qui dessert les femmes. On se rend compte qu'au-delà de ne pas apparaître dans les magazines ou les vidéos, les skateboardeuses produisent très peu de contenus avec des photographes ou vidéastes. Elles ne sont pas prises en photo, elles ne sont pas filmées. Au final, Marion et d'autres considèrent qu'il serait nécessaire que les filles se mettent à filmer, à faire de la photographie.

Tu vois l'année dernière Vans a monté un trip de skate avec tous ces rideuses Europe. Bah c'est des mecs qui les filmaient et ça se voyait à l'image. Il y a une espèce de... le TM[28] qui s'occupait d'eux c'était un mec et finalement elles ont bien aimé, mais c'était pas la folie non plus tu vois. Fin, il y a eu une espèce de truc comme ça, y'a un...

Interviewer : Y'a un regarde différent.

Ouais, grave. Comme il y a un langage qui se crée quand il y a des skateuses, tu vois qui s'emparent d'un skatepark, mais vraiment. Chloé Bernard, tu vois elle, elle s'y attendait pas du tout. C'est une nana qui a grandi entourée de mecs pour qui ça a jamais été un problème, et cetera. Et en fait elle-même s'est fait surprendre par tu vois cette espèce de magie qui s'opérait à réunir autant de nanas sur un même endroit. Comment elles occupent l'espace, elles créent un langage entre elles, comment bah voilà, elles s'approprient l'espace public, donc voilà. (Marion, Bande de Skateuses)

Enfin, on se rend compte qu'au fil des années la place des femmes dans l'univers du skateboard évolue, même si les choses mettent du temps à se mettre en place, il est important de regarder le chemin qui a été fait autant que celui qu'il reste à faire.

Là, dans les Sugar, il y a peu, presque dans chaque numéro, il y a au moins une photo de fille, mais pas dans tout. Là, dans le dernier, il y avait eu Jeanne. Donc bon, ça vient petit à petit, mais bon c'est pas ça encore assez.

Interviewer : Ouais, toi tu trouves que ça manque encore ?

Ah bah largement franchement. C'est, pff, dur, hein ? Pourtant on a des filles qui déchirent. (Claire E.)

[28] Team Manager

B. Discussion

Quand on s'intéresse à l'essor de la pratique féminine du skateboard ces dernières années, il est impossible de nier l'existence et l'impact de ces différentes initiatives nationales. Même si elles ne reconnaissent pas l'influence ou leur inscription dans des courants féministes.

> Bah de base je l'avais[29] pas trop enfin pour moi c'est venu de façon hyper innée. C'est drôle que tu demandes, parce que à chaque fois on me demande ça genre, on me dit « mais c'est hyper féministe » et tout le truc. Et moi je suis en mode « ouais, c'est féministe, mais comme ça l'est pas » enfin comme c'est un projet qui est venu naturellement je me suis pas dit « go girl, let go ». C'est juste normal en fait. Donc c'est drôle. Mais je pense que c'est activiste, mais je sais pas, enfin je suis pas partie de ce truc. Ouais, mais bien sûr que enfin je supporte les meufs et c'est normal ! Tout le monde devrait le faire. (Gwendolinn, Mag de Zine)

Au travers de cette étude de cas, on se rend compte que comme pour l'étude de MacKay en 2016 ou encore celle de Pomerantz et al. en 2004, les femmes (parce que ce sont principalement des femmes qui sont porteuses de ces initiatives en France) mobilisent des stratégies féministes « *for-women-by-women* » (Kearney 2006; MacKay 2016; Pomerantz et al. 2004). Comme nous l'avons déjà mentionné, ce type de stratégies permet de donner des espaces de pratique, d'expression pour les femmes, seulement, elles ne remettent pas en question la domination masculine des espaces déjà existants (Abulhawa 2020; MacKay et Dallaire 2013).

On observe aussi une mise en place d'initiatives par des acteurs qui perçoivent les différences de pratiques entre hommes et femmes. Sujet sociétale d'actualité, certains acteurs peuvent se placer également dans cette niche pour avoir des soutiens financés des collectivités territoriales ou tout simplement pour « *checking boxes* » pour reprendre le terme utilisé par Wheaton & Thorpe en 2018. Finalement, ces initiatives peuvent venir d'une prise de conscience des acteurs ou d'un intérêt. Par exemple, le skatepark de Grenoble reçoit de la mairie des subventions spécifiques pour les différentes actions qu'ils mettent en place pour le développement de la pratique féminine du skateboard. Cet exemple nous ramène à la question de la véritable persévérance et prise de conscience des acteurs quant à la place des femmes dans la pratique du skateboard. Tout comme les stratégies marketing de l'industrie et des médias, ces actions peuvent venir d'une demande sociale ou d'une perception de niche plutôt qu'une véritable prise

[29] Un coté activiste

de conscience et d'un désir de changer la société. Ce qui amène certaines de nos interviewées et interviewés à être sceptiques face à ce genre d'initiatives, ils s'en réjouissent, mais ils remettent en question la façon dont les marques et les médias mettent en avant les skateboardeuses comme si c'était une mode qui fait penser que c'est fait « pour cocher des cases » (Wheaton et Thorpe 2018). Les skateboardeuses sont incluses pour être montrées. Des interviewées questionnent également le fait que ce soit toujours les mêmes skateboardeuses qui sont sponsorisées/médiatisées, ce qu'on pourrait associer à un manque d'effort de la *part* des marques et des médias qui ne vont pas creuser réellement dans le skateboard féminin français et s'intéressent seulement aux pratiquantes déjà médiatisées.

Nos Alliés Les Hommes est un compte féministe qui a pour objectif principal « *d'ouvrir le dialogue avec les hommes cis* » sur des sujets féministes et de « *proposer une route vers la déconstruction d'un patriarcat intégré* ». Cette année, en collaboration avec le CIB[30] de Paris, Noëlla (militante derrière ce compte) a réalisé un projet autour des skateparks en rédigeant trois articles pour son compte et un évènement. Cet évènement consistait à des initiations et sessions de roller derby et skateboard ainsi qu'un « *atelier de peinture et de réappropriation visuelle* ». Le but de cet atelier de peinture était de rendre les skateparks plus inclusifs au travers de tags rendant « *l'espace plus accueillant, sécuritaire et respectueux* ». Cet évènement a cependant été mal reçu par les pratiquants (hommes) locaux qui ont recouvert les peintures deux jours plus tard. Cet acte a été d'autant plus fort que l'homme qui a recouvert ces peintures l'a fait le 8 mars. Cela amène donc à se questionner sur ces comportements exclusifs persistants et quelles sont les solutions face à ces personnes ? Cet exemple appuie d'autant plus notre questionnement quant à la limite des stratégies de création d'espaces et du *for-women-by-women*. Finalement, il semble que le skateboard est de plus en plus ouvert aux femmes, même cela semble dépendre de différents paramètres comme la scène locale et la masculinité qui y est en jeu (Gaëtan mentionne lors de son entretien que les femmes n'ont pas le même accueil sur un spot de skateboard à Biarritz et à Paris). Également, la présence de femmes dans la scène de skateboard ou d'initiatives peut d'après nous influencer l'accueil fait aux femmes et aux filles sur un *spot*. Lors d'une de mes observations pendant un temps d'échange avec Marion Desquenne suite à la projection de son documentaire, une maman de skateboardeuse compétitrice de 16 ans prend la parole et explique que sa fille vit encore du sexisme assez régulièrement sur les spots qu'elle

[30] Chicks In Bowl : à la base un club de roller derby qui pratiquaient en skatepark en Nouvelle-Zélande, maintenant composé de près de 300 antennes à travers le monde (source : https://urbania.fr/article/une-viree-au-skatepark-avec-les-chicks-in-bowls-paris).

fréquente (elle pratique principalement du street mais semble plutôt aller sur des skateparks que dans la rue). Elle dit qu'il arrivait que sa fille se fasse traiter de « poseuse » par les garçons qui fréquentent les mêmes *spots* qu'elle. Même si l'origine de nom n'est pas claire, les skateboardeuses du *Poseuz Crew* mentionnent qu'il est possible qu'elles aient choisi ce nom pour se réapproprier cette insulte ou alors pour se moquer des filles qui ont vraiment un comportement de « poseuses ».

> Bah des Poseuses, je sais même pas pourquoi on a sorti ça quoi, peut être que parce qu'on nous disait qu'on était des poseuses, avant qu'on skate, tu vois ou […] c'est pour se foutre de la gueule des filles qui avaient une planche et qui skataient pas peut-être. (Claire E.)

1. Accessibilité à la pratique

Dans les années 2000, les initiatives pour le développement féminin étaient trop en avance. Il n'y avait pas assez de pratiquantes, une dizaine dans toute la France d'après les entretiens. Que ce soit les marques, les reportages, les évènements, le nombre de pratiquantes était tellement réduit que les initiatives avaient du mal à persister/durer dans le temps. La première proposition de projet féminin de Marion en 2017 n'a pas été soutenue parce que les investisseurs ne voyaient pas l'intérêt. Claire E. aborde le fait qu'il est nécessaire du bon moment et du bon endroit pour que les initiatives marchent. Par bon moment, elle entend le fait qu'actuellement, il y a un « alignement des planètes » qui permet que les initiatives soient pérennes et qu'elles aient un impact. Elle aborde aussi le lieu comme une limite aux initiatives, du fait que dans des villes comme Paris, ces initiatives ont plus la possibilité de réussir qu'en province.

> Et bah elles[31] aussi, elles font bouger à mort et c'est, ouais, super, mais après tu vois c'est genre d'association que tu peux faire à Paris parce que c'est grand. […], mais c'est difficile de de le de le dupliquer dans une ville de province plus petite, quoi. Pour avoir ce fonds de roulement de de filles qui pratiquent, qu'il faut vraiment qu'il y ait du monde quoi. (Claire E.)

Cette perception peut être relativisée par l'association *Skate'her* qui est basée à Biarritz.

[31] L'association *Realaxe*

Une pratique étonnante a émergé des entretiens ; les mamans skateboardeuses. Lors de deux interviews, il est ressorti de cela que les mamans se mettent à pratiquer le skateboard avec leur enfant.

> Et on a commencé avec des petits groupes entre midi et deux et tu vois là aujourd'hui, il y a une vingtaine d'adultes. Ouais, je crois qu'on est à 25 tout pile. Et c'est que des mamans. […] Et à chaque évènement, quand il y a des... bah le *skate en famille*, du coup il y a eu des mamans. […] Et puis en plus, dans les mamans, alors t'as des rideuses, t'en as qui font du snow machin, qui sont à fond et qui ont mis leurs enfants au skate parce que toute la famille est dans la glisse et tout. Mais t'as aussi des mamans qui sont pas du tout là-dedans et qui font pas de ski et qui finalement se retrouvent dans le skate. (Caroline, Mo skate club)

Notamment dans l'association de Chamonix, les adultes de l'école de skateboard sont toutes des femmes et notamment des mamans. Ce qu'on retrouve dans Atencio 2016 qui met en avant que les mamans se mettent à pratiquer pour accompagner leurs enfants, parce qu'elles sont toujours présentes sur les skateparks et donc essayent ou parce qu'elles sont conscientes qu'il existe peu de modèles pour les filles et donc vont endosser ce rôle (Bäckström 2013). Au travers des entretiens et observations, il semble qu'une partie de ces femmes ont toujours été intéressées par le skateboard, mais cette pratique étant à leur époque socialement associée aux garçons, elles ne se sont jamais lancées même si elles étaient présentes sur les skateparks. Ces filles présentent sur les skateparks, mais ne pratiquant pas avaient comme sobriquet « poseuses ».

> À l'époque, les filles qui venaient sur un skatepark, c'était des poseuses. (Claire A.)

Les différentes évolutions et initiatives pour rendre la pratique accessible dans un environnement sécuritaire leur permettent donc de passer le cap.

Seulement malgré ces nombreuses initiatives ayant pour but de permettre une meilleure accessibilité du skateboard aux femmes et filles, leur persévérance est souvent désignée comme une limite au développement du skateboard féminin. Notamment en lien avec l'âge, le parcours en skateboard des femmes semble plus sporadique que celui des hommes qui en font toute leur vie. Deux périodes charnières émergent des entretiens : l'adolescence et la maternité.

> Si elle continue enfin après, c'est toujours le problème. Si elle continue après l'adolescence, ouais ça va être dément quoi. […] Bah après je pense que des

> fois t'as peut-être d'autres choses qui viennent dans ta vie à l'adolescence. Après tu découvres d'autres trucs, peut être tu changes de groupe d'amis aussi, donc peut être que ça peut aussi te sortir de ça et puis après bon bah tu te fais mal après si voilà, si ça correspond plus à ce que tu recherches. Forcément tu arrêtes. […] Mais c'est souvent ouais que je trouve qu'à l'adolescence, il y en a beaucoup qui arrêtent celles qui ont commencé plus jeunes. Je sais pas toi ta vision par rapport à ça. (Claire. E)

La maternité est aussi un frein à la pratique, qui fait dans un premier temps un arrêt pour le risque par rapport à la grossesse puis les problèmes de temps (Thorpe et Olive, 2016).

> […] Quand tu vas au parc bah si j'ai envie de skater et qu'ils sont là je peux pas parce qu'il faut que je m'occupe d'eux donc c'est choisir, soit tu vas au parc pour eux et tu skates pas, soit tu y vas pour toi et tu les amènes pas quoi. […] Lisa ouais. Ouais, bien sûr. Elle skatouille encore parce qu'après avec les enfants et tout, c'est toujours pareil, hein. On a toujours envie, mais […] la vie est bien remplie, ouais. (Claire E.)

> J'ai arrêté parce que je suis tombée enceinte. Du coup, j'ai skaté jusqu'au petit déjeuner du club de fin de saison du printemps et là je suis tombée et je me suis dit "bon p'tre que là, faut que t'arrêtes". Même les chutes ne font pas des fausses couches, mais je me je m'en suis foutue une bonne, me suis pris un petit caillou, et je suis tombée sur le côté, je me suis dit "bon, arrête-toi". (Caroline, Mo skate club)

Contrairement à ce qu'on peut voir en Grande-Bretagne, la pratique organisée en groupe féminin se limite à des sessions, évènements *only girls* en France. Il n'y a pas encore de camp de skateboard *only girls*, même si nous avons vu que par la force des choses, le club de skateboard de Chamonix s'est retrouvé avec une majorité de filles lors de leur camp skateboard et surf de l'année dernière.

2. Regroupements

En France, il semble que les skateboardeuses sont moins organisées par *crew* dans leur pratique. Les *crews* sont pourtant une composante importante du skateboard qui malgré sa pratique individuelle se pratique au sein d'un groupe, de façon collective (Atencio et al. 2009). Les sessions s'organisent en groupe, le groupe permet une émulation dans la pratique et dans la

production de contenus. Pourtant, en dehors du *Poseuz Crew*, nous n'avons pas observé d'autres *crews* de skateboardeuses qui ont eu une influence, une production de contenu et une persistance dans le temps. Ce qui nous amène à penser que la pratique du skateboard par les femmes en France se fait principalement de façon individuelle et autonome.

D'un autre côté, au travers des discours, on se rend compte que la pratique en groupe féminin est une composante importante de la pratique. En effet, au travers des entretiens, des observations ainsi que de l'analyse des médias, que les skateboardeuses françaises aiment avoir des moments et des lieux où se rassembler, qui sont en général des évènements de skateboard féminins, certaines en sont même à l'origine. On observe qu'il est plus facile de regrouper des skateboardeuses sur un évènement féminin que sur un évènement mixte. On peut alors se demander pourquoi ces évènements sont plus motivants que les autres *contests*. Se pose aussi la question de pourquoi ces pratiquantes qui se sentent à l'aise dans une pratique mixte, vont chercher à des moments à se retrouver avec « leurs paires », est-ce qu'elles perçoivent des différences dans la pratique (Bäckström 2013), dans l'inclusion ?
Il existe aussi des skateboardeuses qui se limitent à une pratique dans les moments *only girls*. Au-delà même de la pratique en groupe, certaines skateboardeuses recherchent un accompagnement dans leur pratique. Cet accompagnement est physique et pédagogique, mais aussi psychologique, ce qu'on retrouve dans l'étude de Carr en 2017, qui parle du fait que les skateboardeuses perçoivent le manque d'encouragement comme un frein à la pratique et qu'elles sont en recherche d'encouragement dans leur pratique (Carr 2017). De plus, le skateboard étant perçu comme une pratique dangereuse et avec un risque de se blesser, un certain nombre de filles désirent être sécurisées dans leur apprentissage et leur pratique. Ces comportements posent question d'un enfermement de leur pratique dans un cadre fixe que Georgina cherche à éviter dans les Lev'elle up session.

> Le but des Lev'elle up en fait, c'est surtout qu'elles peuvent se sentir à l'aise en confiance pour intégrer des sessions mixtes en fait. Parce que c'est vrai que parfois y'a des filles qui ont pas assez de niveaux donc ça leur permet de prendre leurs marques, de connaître un petit peu le park, d'apprendre des bases pour ensuite être à l'aise dans une session normale en fait. Et on a remarqué que ben la plupart des filles en fait après très vite elles vont dans des sessions normales. Donc on est content et enfin c'est ça le but et c'est gagné. Et vraiment le but final de Lev'elle up session enfin pour moi c'est qu'elle vienne à disparaître quoi qu'on n'ait plus besoin de ça. (Georgina, Lev'elle up session)

Quand on observe la pratique, on se rend compte que les filles ont également une tendance à apprendre les figures avec les mains plus que les hommes. La catégorie de figures avec les mains, les *layback*, est même des fois désignées comme des « tricks de femmes ». Ce qui amène la question de qu'est-ce qui est à l'origine de ces comportements ? Est-ce que les femmes sont vraiment plus timides et peureuses dans leur pratique ? Est-ce que les *laybacks* sont vraiment plus des figures de skateboardeuses ou est-ce que les femmes se sont mises à les faire parce que le peu de modèles qu'elles avaient était des spécialistes de ces figures ? Aussi lors d'une discussion informelle Ranja a mentionné qu'il serait peut-être intéressant d'avoir, dans la formation Diplôme d'État de skateboard, des cours plus portés sur les différences entre les hommes et les femmes en termes de psychologie et physiologie pour être plus performant dans l'encadrement.

Lors de l'entretien avec Claire A., il en est ressorti que pour elle ce qui a permis d'accélérer la féminisation du skateboard en Angleterre est le réseau Girl Skate UK.

> Et je mentionne ça parce que je crois vraiment que la présence de Girl Skate UK a eu un réel impact sur le skate féminin en Angleterre et ailleurs. […] c'est simplement que ça a commencé avec des comptes, tu vois sur les réseaux sociaux et puis des évènements. Pareil, organiser des Jams, des évènements et ça a vraiment eu un impact vraiment significatif sur le développement du skate féminin au Royaume-Uni. Et je crois qu'il y a juste pas eu, y a y a pas eu cet équivalent-là en France. (Claire A.)

Il est vrai qu'il n'existe pas d'équivalent à Girl Skate UK en France. On peut mentionner cependant qu'il y a eu des initiatives comme le site internet *See Girl Rippin* qui repartager des contenues (photos, vidéos, évènements ou autres touchant au skateboard féminin français). Ce site n'est plus actif et les derniers *posts* Facebook remontent à 2019. Ce site était soutenu par la CNS. Il semble cependant qu'il fonctionnait à partir de collaborations et qu'il repartageait ce qui était envoyé sans travail de recherche pour connaître les initiatives ou les skateboardeuses françaises anonymes.

3. Représentation

Les femmes ne trouvant pas leur place dans des milieux où elles n'étaient ni représentées ni supportées, elles ont alors créé leurs propres canaux de diffusion. En plus du souhait de reconnaissance dans les compétitions, les marques et les médias, la représentation des skateboardeuses dans ces différents domaines du skateboard permet d'offrir des modèles au plus jeunes. C'est en voyant des skateboardeuses que les jeunes filles peuvent penser à pratiquer le skateboard sans se questionner sur l'aspect genré de la pratique. On suppose que la médiatisation des skateboardeuses a un impact sur l'augmentation de la pratique du skateboard par les femmes et les filles. L'entretien avec Claire Alleaume nous amène à penser qu'une des raisons du retard du développement de la pratique du skateboard par les femmes vient également de l'absence des femmes dans les médias.

> En Angleterre […] alors *Document* il y avait pas de meufs honnêtement, mais *Sidewalk*, il faisait un peu plus un effort donc bon. Bah ça joue aussi, tu vois, c'est des trucs comme ça. Mais quand même. Et ouais, et *Kingpin*. Et puis. Et puis maintenant donc, le nouveau Mag dont je te parlais là, le *Companion*. Donc ça, ça fait un petit peu plus d'un an que ça existe et ça, il y a plein de meufs à chaque fois, c'est top. Bon, c'est clair qu'ils font un effort très prononcé, mais dans chaque mag il va y avoir un interview au mois d'une meuf, des photos. Et puis du coup, ce qui est intéressant, c'est que ça, du coup, ça a un impact sur les pubs qui évidemment dans un mag de de skate, c'est du contenu, les pubs comme on le sait et du coup, bah les marques font un effort, et du coup, il y a des pubs avec des meufs aussi tu vois […] donc je pense que les médias en Angleterre ont quand même été un petit peu plus progressifs. Mais bon, je te dis, il faut quand même tempérer quoi, il y avait pas non plus plein de meufs dans

> les mags mais bon, il y avait un petit peu plus même si on parle de voilà de deux photos à l'année contre zéro en France, j'en sais rien, mais quoi c'est pas énorme, mais bon c'est des petits trucs qui peuvent quand même influencer […]. Mais c'est vrai qu'en France […], j'ai pas le souvenir que les médias poussaient ça. (Claire A.)

Le manque de production de contenus vidéo ou photos par les skateboardeuses est mis en avant comme un facteur influence le peu de parutions. Les interviewés soulignent que rares sont les images de qualités faites par des photographes pouvant être dans des magazines qui sont faites avec des skateboardeuses.

> Ils étaient bon, moi je connais bien l'équipe et ils étaient toujours très, enfin ouvert, il voulait pousser, mais la réalité, c'est qu'il y avait pas beaucoup de filles qui shootait des photos […] pour être dans les mags, il faut quand même être connecté avec des photographes. (Claire A.)

Marion met aussi en avant qu'une photo de photographe homme sera différente d'une photo de photographe femme. Pour elle, il faut que de plus en plus les femmes s'emparent de tous ces métiers qui environnent la pratique, notamment pour construire une vision différente de la pratique.

> De toute façon, il va y avoir des choses qui vont évoluer forcément des tricks, une façon de skater, une façon de documenter, de vivre et sans doute de la musique, et cetera, qui va bien sûr, qui ne peut que grossir et prendre sa place en fait, et qui va forcément compléter la vision pour l'instant, qui est archi masculine de ce qu'est le skate. (Marion D. Bande de skateuses)

Alors il est important de nuancer, comme nous l'avons évoqué, *Sugar* publie de plus en plus de skateboardeuses, seulement ils semblent qu'il y ait peu de diversité dans ces parutions. Au travers des entretiens et des observations, on en revient au même constat que Lenskyj en 1988. Comme le reprend Louveau en 2006, la médiatisation des femmes met en avant le caractère exceptionnel de la sportive, son unicité dans la pratique. Pour reprendre ce qui dit Louveau, les femmes ont toujours été représentées que par quelques parcours exceptionnels et non dans leur diversité. « *Certaines « femmes du sport » sont visibles et elles ont laissé des traces et des noms* » (Louveau 2006).

> Ce qu'on disait avec Marie la dernière fois, c'est dommage que c'est des meufs déjà connues quoi, qu'on voit toujours les mêmes, toujours connus quoi, genre

> trop bien, je kiffe, mais Jeanne Duval et tout c'est toujours les mêmes quoi. Ça serait bien de voir d'autres meufs sur des marques genre Vans et tout, changer de meuf quoi. Fin au moins viser d'autres meufs. (Laura H.)

Finalement, même en dehors de cette notion d'unicité et d'exceptionnalité de certaines skateboardeuses, la notion qui revient chez les skateboardeuses parisiennes est « *sista* ». Quand elles parlent de leurs initiatives notamment pour mettre en avant les filles dans le skateboard français, c'est notamment leur « *sista* » qu'elles veulent mettre en avant. Quand on resitue ces discours dans les initiatives, on se rend compte qu'elles cherchent d'abord à représenter leur entourage proche et au final pour rejoindre ce que dit Laura, plein de skateboardeuses méritantes restent anonymes. Ce qui renforce d'autant plus la perception qu'il y a peu de skateboardeuses en France et qu'elles n'ont pas le niveau d'être sponsorisées ou d'avoir des parutions.

En fin de compte dans les entretiens, les interviewés perçoivent une évolution, mais cette évolution pose plusieurs questions notamment en lien avec la persévérance de ces initiatives. D'un autre côté, il est mis en avant qu'il y ait des évolutions, mais qu'il reste encore du chemin à faire parce qu'on n'est parti de rien. Donc passer de rien à un peu n'est déjà un progrès, mais ce n'est toujours pas assez. Sans parler d'une représentation égale, les skateboardeuses parlent d'une représentation représentative de la scène de skateboard féminine en France.

VIII. Conclusion

Pour conclure, cette étude nous a permis d'avoir un paysage des *gender manoeuvring* ou initiatives qui sont mis en place en France pour le développement de la pratique du skateboard par les femmes et les filles. On observe au travers de cette étude de cas que la place et la pratique des femmes ont beaucoup évolué ces dernières années. L'intégration olympique est à prendre en compte dans ces évolutions. L'impact des différentes initiatives n'est pas négligeable non plus.

Pour aller plus loin, il semble manquer à la littérature une ethnographie à l'échelle internationale de « l'ensemble » des initiatives mis en place et de leur influence. Les études se sont focalisées sur des études de cas précises sur une initiative ou un *crew*. Il serait alors intéressant d'aller plus loin et de dessiner un paysage de ce qui se fait dans le monde et dans tous les domaines pour le développement de la pratique du skateboard par les femmes. Après cela, aller étudier précisément les initiatives permettrait de comprendre quelles sont leurs influences, leurs limites, qu'est-ce qui fait qu'elles ont perduré ou non dans le temps… Cet approfondissement pourrait permettre de donner encore plus de sources d'inspiration pour les différents acteurs et actrices voulant mettre en place des initiatives.

À l'échelle française pour compléter cette étude de cas, il serait intéressant d'approfondir quelle est l'influence de ces différentes initiatives locales. Également de savoir quelle est la place des initiatives dans le paysage du skateboard en France. Est-ce que les skateboardeurs connaissent ces initiatives ? Est-ce que les médias du skateboard parlent de ces initiatives ? Est-ce qu'ils soutiennent ces initiatives ? Cela pourrait se faire au travers d'études de cas précises et comparant deux territoires avec des dynamiques pour le développement du skateboard féminin différent. Même si les territoires, où ce type d'initiatives sont inexistantes, sont rares, il semble que dans le nord elles sont moins présentes. Dans ces régions le nombre de skateboardeuses est également moins important.

D'autre part, une majorité de ces initiatives sont récentes. Nous avons évoqué la question de la persévérance de ces initiatives en nous rendant compte qu'en France, la pérennité des initiatives pour le développement du skateboard féminin est assez faible pour différentes raisons venant des acteurs comme des pratiquantes. Ce questionnement nous évoque alors ce que Marion décrit quand elle parle d'être vidéaste en skateboard.

> Je me suis mis à faire de la photo et puis à apprendre. Je suis un peu resté comme ça sur le bord du terrain, mais c'était pour la bonne cause parce que si tu veux apprendre à filmer, à photographier tout ça, il faut se consacrer aux autres. C'est vraiment ça, tu vois. Alors que ta pratique, elle est très finalement, elle est très autocentrée. Et puis un jour, je suis montée sur skate et j'ai fait « ahhh j'aime en fait ». […] Et je me suis dit, « Ouais, mais si j'avais fait ça avant, jamais j'aurais appris à filmer ou quoi, parce que j'aurais pensé qu'à ma gueule ». (Marion D., Bande de skateuses)

La compréhension des mécanismes permettant une pérennité serait donc un appui intéressant pour les acteurs et actrices du skateboard en France.

Pour finir, une réflexion qui nous a paru intéressante lors des entretiens est qu'un certain nombre des interviewés voient plus loin qu'une simple féminisation du skateboard.

> Le problème que l'on rencontre aujourd'hui, parce que ça fait débat aussi avec les garçons et tout machin, mais c'est le problème des débutants. Ce que rencontrent les filles, ça reste un problème de débutants, de quand tu arrives dans un nouvel environnement et que t'as pas assez de niveaux, et cetera. Ben c'est apprendre les règles, apprendre les bases et ça resterait pour une fille ou un garçon ça, ça ne change pas. (Georgina, Lev'elle up session)

IX. Bibliographie et webographie

Abulhawa, Dani. 2020. *Skateboarding and Femininity: Gender, Space-making and Expressive Movement*. London: Routledge.

Anderson, Kristin L. 1999. « Snowboarding: The Construction of Gender in an Emerging Sport ». *Journal of Sport and Social Issues* 23(1):55-79. doi: 10.1177/0193723599231005.

Arnaud, Pierre. 1985. « Histoire Du Sport Féminin : Sport Masculin, Sport Féminin : Éducation et Société ». *Histoire Du Sport Féminin* 1-270.

Atencio, Matthew, Becky Beal, ZaNean McClain, et Missy Wright. 2016. « 'No One Wants to Mess with an Angry Mom': Females' Negotiation of Power Technologies Within a Local Skateboarding Culture ». P. 175-91 in *Women in Action Sport Cultures: Identity, Politics and Experience, Global Culture and Sport Series*, édité par H. Thorpe et R. Olive. London: Palgrave Macmillan UK.

Atencio, Matthew, Becky Beal, et Charlene Wilson. 2009. « The Distinction of Risk: Urban Skateboarding, Street Habitus and the Construction of Hierarchical Gender Relations ». *Qualitative Research in Sport and Exercise* 1(1):3-20. doi: 10.1080/19398440802567907.

Bäckström, Åsa. 2013. « Gender Manoeuvring in Swedish Skateboarding: Negotiations of Femininities and the Hierarchical Gender Structure ». *Sage* 21(1):29-53. doi: 10.1177/1103308812467670.

Bäckström, Åsa, et Karen Nairn. 2018. « Skateboarding beyond the Limits of Gender? Strategic Interventions in Sweden ». *Leisure Studies* 37(4):424-39. doi: 10.1080/02614367.2018.1462397.

Barbusse, Béatrice. 2016. *Du sexisme dans le sport*. Anamosa.

Beal, Becky. 1996. « Alternative masculinity and its effect on gender relations in the subculture of skateboarding ». *Journal of Sport Behavior* 19(3):204-20.

Beal, Becky, et Kristin Ebeling. 2019. « Can You Sell Out If You've Never Been in? » P. 97-116 in *Skateboarding Between Subculture and the Olympics*. transcript Verlag.

Beal, Becky, et Lisa Weidman. 2003. « Authenticity in the Skateboarding World ». P. 337-52 in *To the extreme. Alternative sports, inside and out., Albany: SUNY*.

Beal, Becky, et Charlene Wilson. 2004. « 'Chicks dig scars': Commercialisation and the transformations of skateboarders' identities ». in *Understanding Lifestyle Sport*. Routledge.

Bennett, Gregg, et Tony Lachowetz. 2004. « Marketing to Lifestyles: Action Sports and Generation ». *Sport MarHetIng Quarterly* 13:239-43.

Bertrand, David. 2018. « L'essor du féminisme en ligne ». *Reseaux* 208209(2):232-57.

Booth, Douglas. 2001. « From Bikinis to Boardshorts: “Wahines” and the Paradoxes of Surfing Culture ». *Journal of Sport History* 28(1):3-22.

Breton, David Le. 2000. *Passions du risque*. Éditions Métailié.

Burton, Laura J. 2015. « Underrepresentation of Women in Sport Leadership: A Review of Research ». *Sport Management Review* 18(2):155-65. doi: 10.1016/j.smr.2014.02.004.

Buscatto, Marie. 2019. *Sociologies du genre*. 2e éd. Malakoff: Armand Colin.

Butler, Judith Pamela. 1992. « Contingent Foundations: Feminism and the Question of “Postmodernism” ». in *Feminists Theorize the Political*. Routledge.

Butler, Judith Pamela, Éric Fassin, et Cynthia Kraus. 2006. *Trouble dans le genre: le féminisme et la subversion de l’identité*. Paris: la Découverte.

Carr, John N. 2017. « Skateboarding in Dude Space: The Roles of Space and Sport in Constructing Gender Among Adult Skateboarders ». *Sociology of Sport Journal* 34(1):25-34. doi: 10.1123/ssj.2016-0044.

Connell, Raewyn. 1987. *Gender and power: society, the person, and sexual politics*. Cambridge, UK: Polity Press in association with B. Blackwell.

Connell, Raewyn, Meoïn Hagège, et Arthur Vuattoux. 2014. *Masculinités: enjeux sociaux de l’hégémonie*. Paris: Éd. Amsterdam.

Cooky, Cheryl, Michael A. Messner, et Robin H. Hextrum. 2013. « Women Play Sport, But Not on TV: A Longitudinal Study of Televised News Media ». *Communication & Sport* 1(3):203-30. doi: 10.1177/2167479513476947.

Coulbaut, Amélie, et Nicolas Delorme. 2009. « Femmes, neige et nouvelles glisses : une analyse ethnographique exploratoire. » P. 409-22 in *Femmes et Hommes dans les sports en Montagne : au-delà des différences*. CNRS - MSH Alpes.

Cretin, Sébastien. 2007. « La transmission des savoirs du skateboard à l’épreuve des nouvelles technologies et l’information et de la communication ». Thèse doctorat, Université de Franche-Comté, France.

Crouse, Karen. 2013. « Why Female Athletes Remain on Sport’s Periphery ». *Communication & Sport* 1(3):237-40. doi: 10.1177/2167479513487722.

Davisse, Annick, Catherine Louveau, et Geneviève Fraisse. 1998. *Sports, école, société: la différence des sexes féminin, masculin et activités sportives*. Paris Montréal (Québec): l’Harmattan.

Donnelly, Michele. 2006. « Studying Extreme Sports: Beyond the Core Participants ». *Journal of Sport and Social Issues* 30(2):219-24. doi: 10.1177/0193723506287187.

Duncan, Margaret Carlisle. 1990. « Sports Photographs and Sexual Difference: Images of

Women and Men in the 1984 and 1988 Olympic Games ». *Sociology of Sport Journal* 7(1):22-43. doi: 10.1123/ssj.7.1.22.

Dupont, Tyler. 2014. « From Core to Consumer: The Informal Hierarchy of the Skateboard Scene ». *Journal of Contemporary Ethnography* 43(5):556-81. doi: 10.1177/0891241613513033.

Fink, Janet S. 2015. « Female Athletes, Women's Sport, and the Sport Media Commercial Complex: Have We Really "Come a Long Way, Baby"? » *Sport Management Review* 18(3):331-42. doi: 10.1016/j.smr.2014.05.001.

Fok, Clara Yee Ling, et Paul O'Connor. 2021. « Chinese women skateboarders in Hong Kong: A skatefeminism approach ». *International Review for the Sociology of Sport* 56(3):399-415. doi: 10.1177/1012690220928735.

Franklin, Roslyn. 2012. « Making Waves: Contesting the Lifestyle Marketing and Sponsorship of Female Surfers ». doi: 10.25904/1912/2170.

Giannoulakis, Chrysostomos. 2016. « The "Authenticitude" Battle in Action Sports: A Case-Based Industry Perspective ». *Sport Management Review* 19(2):171-82. doi: 10.1016/j.smr.2015.05.004.

Humphreys, Duncan. 1997. « "Shredheads Go Mainstream"? Snowboarding and Alternative Youth ». *International Review for the Sociology of Sport* 32(2):147-60. doi: 10.1177/101269097032002003.

Kearney, Mary Celeste. 2006. *Girls Make Media*. New York: Routledge.

Kelly, Deirdre M., Shauna Pomerantz, et Dawn Currie. 2005. « Skater girlhood and emphasized femininity: 'you can't land an ollie properly in heels' ». *Gender and Education* 17(3):229-48. doi: 10.1080/09540250500145163.

Kilberth, Veith, et Jürgen Schwier, éd. 2019. *Skateboarding Between Subculture and the Olympics: A Youth Culture under Pressure from Commercialization and Sportification*. transcript Verlag.

Laurendeau, Jason, et Nancy Sharara. 2008. « "Women Could Be Every Bit As Good As Guys": Reproductive and Resistant Agency in Two "Action" Sports ». *Journal of Sport and Social Issues* 32(1):24-47. doi: 10.1177/0193723507307819.

Lisahunter. 2018. *Surfing, Sex, Genders and Sexualities*. 1re éd. Routledge.

Loret, Alain. 1995. *Génération glisse : Dans l'eau, l'air, la neige : la révolution du sport des « années fun »*.

Louveau, Catherine. 2006. « Inégalité sur la ligne de départ : femmes, origines sociales et conquête du sport ». *Clio* (23):119-43. doi: 10.4000/clio.1877.

Machemehl, Charly, Valentin Papet, Quentin Laval, et Jorge Ricardo Saraví. 2019. « The history of skateboarding in Rouen from the 1970s to today: Three generations ». *Loisir et Société / Society and Leisure* 42(3):420-31. doi: 10.1080/07053436.2019.1682250.

MacKay, Steph. 2016. « Carving Out Space in the Action Sports Media Landscape: The Skirtboarders' Blog as a 'Skatefeminist' Project ». P. 301-18 in *Women in Action Sport Cultures: Identity, Politics and Experience*, *Global Culture and Sport Series*, édité par H. Thorpe et R. Olive. London: Palgrave Macmillan UK.

MacKay, Steph, et Christine Dallaire. 2013. « Skirtboarder net-a-narratives: Young women creating their own skateboarding (re)presentations ». *International Review for the Sociology of Sport* 48(2):171-95. doi: 10.1177/1012690211432661.

Mansfield, Louise, Jayne Caudwell, Belinda Wheaton, et Beccy Watson, éd. 2018. *The Palgrave handbook of feminism and sport, leisure and physical education*. London, United Kingdom: Palgrave Macmillan.

Marcus, Ben. 2015. *SKATEBOARD, DE LA RUE A LA RAMPE*. Illustrated édition. Paris: CHRONIQUE.

Maurice, Antoine. 1986. *Le Surfeur et le Militant: Valeurs et sensibilités politiques des jeunes en France et en Allemagne des années 60 aux années 80*. FeniXX.

Mennesson, Christine. 2004a. « Être une femme dans un sport « masculin »: Modes de socialisation et construction des dispositions sexuees ». *Sociétés contemporaines* 55(3):69. doi: 10.3917/soco.055.0069.

Mennesson, Christine. 2004b. « La gestion de la pratique des femmes dans deux sports « masculins » : des formes contrastées de la domination masculine ». *Staps* 63(1):89. doi: 10.3917/sta.063.0089.

Morgan, Ashlee. 2019. « An Examination of Women's Sport Sponsorship: A Case Study of Female Australian Rules Football ». *Journal of Marketing Management* 35(17-18):1644-66. doi: 10.1080/0267257X.2019.1668463.

Nosek, Brian, Mahzarin Banaji, et Anthony Greenwald. 2002. « Math = male, me = female, therefore math ≠ me ». *Journal of personality and social psychology* 83:44-59. doi: 10.1037//0022-3514.83.1.44.

Pociello, Christian, et Joel De Rosnay. 1982. « Les éléments contre la matière : Sportifs « glisseurs » et sportifs « rugueux » ». *Esprit* (62 (2)):19-33.

Pomerantz, Shauna, Dawn H. Currie, et Deirdre M. Kelly. 2004. « Sk8er Girls: Skateboarders, Girlhood and Feminism in Motion ». *Women's Studies International Forum* 27(5):547-57. doi: 10.1016/j.wsif.2004.09.009.

Rinehart, Robert. 2005. « “Babes” & Boards: Opportunities in New Millennium Sport? » *Journal of Sport and Social Issues* 29(3):232-55. doi: 10.1177/0193723505277909.

Rinehart, Robert E., et Synthia Sydnor. 2003. *To the Extreme: Alternative Sports, inside and Out*. Albany: State University of New York Press.

Schippers, Mimi. 2002. *Rockin’ Out of the Box: Gender Maneuvering in Alternative Hard Rock*. Rutgers University Press.

Schippers, Mimi. 2007. « Recovering the Feminine Other: Masculinity, Femininity, and Gender Hegemony ». *Theory and Society* 36(1):85-102. doi: 10.1007/s11186-007-9022-4.

Schumacher, Cori. 2017. « My Mother Is a FishFrom Stealth Feminism to Surfeminism ». in *The Critical Surf Studies Reader*. Duke University Press.

Schwartz, Paula. 2002. « Women’s studies, gender studies. Le contexte américain ». *Vingtième Siècle. Revue d’histoire* 75(3):15. doi: 10.3917/ving.075.0015.

Sisjord, Mari Kristin. 2009. « Fast-girls, babes and the invisible girls. Gender relations in snowboarding ». *Sport in Society* 12(10):1299-1316. doi: 10.1080/17430430903204801.

Sisjord, Mari Kristin. 2013. « Women’s Snowboarding – Some Experiences and Perceptions of Competition ». *Leisure Studies* 32(5):507-23. doi: 10.1080/02614367.2012.685334.

Stoller, Robert J. 1968. « The sense of femaleness ». *The Psychoanalytic Quarterly* 37(1):42-55.

Thorpe, Holly. 2005. « Jibbing the Gender Order: Females in the Snowboarding Culture ». *Sport in Society* 8(1):76-100. doi: 10.1080/1743043052000316632.

Thorpe, Holly. 2006. « Beyond “Decorative Sociology”: Contextualizing Female Surf, Skate, and Snow Boarding ». *Sociology of Sport Journal* 23(3):205-28. doi: 10.1123/ssj.23.3.205.

Thorpe, Holly. 2008. « Foucault, Technologies of Self, and the Media: Discourses of Femininity in Snowboarding Culture ». *Journal of Sport and Social Issues*. doi: 10.1177/0193723508315206.

Thorpe, Holly. 2017. « Action Sports, Social Media, and New Technologies: Towards a Research Agenda ». *Communication & Sport* 5(5):554-78. doi: 10.1177/2167479516638125.

Thorpe, Holly Aysha, et Belinda Wheaton. 2013. *Dissecting Action Sports Studies: Past, Present, and Beyond*. Blackwell Publishing Ltd.

Thorpe, Holly, et Megan Chawansky. 2016. « The ‘Girl Effect’ in Action Sports for Development: The Case of the Female Practitioners of Skateistan ». P. 133-52 in *Women in Action Sport Cultures: Identity, Politics and Experience*, *Global Culture and Sport Series*, édité par H. Thorpe et R. Olive. London: Palgrave Macmillan UK.

Thorpe, Holly, et Megan Chawansky. 2017. « The Gendered Experiences of Women Staff and

Volunteers in Sport for Development Organizations: The Case of Transmigrant Workers of Skateistan ». *Journal of Sport Management* 31(6):546-61. doi: 10.1123/jsm.2017-0147.

Thorpe, Holly, et Rebecca Olive. 2016. *Women in Action Sport Cultures: Identity, Politics and Experience*. Springer.

Thorpe, Holly, Kim Toffoletti, et Toni Bruce. 2017. « Sportswomen and Social Media: Bringing Third-Wave Feminism, Postfeminism, and Neoliberal Feminism Into Conversation ». *Journal of Sport and Social Issues* 41(5):359-83. doi: 10.1177/0193723517730808.

Thorpe, Holly, et Belinda Wheaton. 2011. « 'Generation X Games', Action Sports and the Olympic Movement: Understanding the Cultural Politics of Incorporation ». *Sociology* 45(5):830-47. doi: 10.1177/0038038511413427.

Treas, J., et E. D. Widmer. 2000. « Married Women's Employment over the Life Course: Attitudes in Cross-National Perspective ». *Social Forces* 78(4):1409-36. doi: 10.1093/sf/78.4.1409.

Vallet, Guillaume. 2018. *Sociologie du genre*. Levallois-Perret: Bréal.

Wheaton, Belinda, éd. 2004. *Understanding Lifestyle Sport: Consumption, Identity and Difference*. 0 éd. Routledge.

Wheaton, Belinda. 2013. *The Cultural Politics of Lifestyle Sports*. London: Routledge.

Wheaton, Belinda. 2016. « Parkour, Gendered Power and the Politics of Identity ». P. 111-32 in *Women in Action Sport Cultures: Identity, Politics and Experience*, *Global Culture and Sport Series*, édité par H. Thorpe et R. Olive. London: Palgrave Macmillan UK.

Wheaton, Belinda, et Becky Beal. 2003. « `Keeping It Real': Subcultural Media and the Discourses of Authenticity in Alternative Sport ». *International Review for the Sociology of Sport* 38(2):155-76. doi: 10.1177/1012690203038002002.

Wheaton, Belinda, et Holly Thorpe. 2018. « Action Sports, the Olympic Games, and the Opportunities and Challenges for Gender Equity: The Cases of Surfing and Skateboarding ». *Journal of Sport and Social Issues* 42(5):315-42. doi: 10.1177/0193723518781230.

Yochim, Emily C. 2010. *Skate Life: Re-Imagining White Masculinity*. University of Michigan Press.

Young, Alana. 2004. « Being the "Alternative" in an Alternative Subculture: Gender Differences in the Experiences of Young Women and Men in Skateboarding and Snowboarding. » *Avante* 10(3):69-82.